

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE
REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



NINON DE LENCLOS,

ET

LE PRISONNIER MASQUÉ,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR M. C. PALMÉZEUX.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez ANT. BERAUD, Imprimeur, rue Mazarine, N^o. 29,
derrière le Collège des Quatre Nations;

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

ANNÉE 1806.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DISSERTATION

Sur le Prisonnier au Masque de Fer.

IL n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux prisonnier connu sous le nom de *Masque de fer*; le premier qui en ait parlé, est l'auteur anonyme des *Mémoires Secrets* sur la cour de Perse; Voltaire est le second qui l'ait fait connaître dans son *Histoire du siècle de Louis XIV.* Je vais rapporter ses propres paroles, quoiqu'on les ait déjà citées bien des fois dans différens écrits. Pour bien juger une affaire, il faut lire les pièces, et celle-ci est la plus importante du procès que nous allons examiner: que dis-je? il s'agit d'élever un édifice de preuves qui puissent éclairer le lecteur; et le passage de Voltaire est la première base de cet édifice.

« Quelques mois après la mort du cardinal Mazarin, » dit cet auteur célèbre, il arriva un événement qui » n'a point d'exemple; et ce qui est non moins étrange, » c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya » dans le plus grand secret, au château de l'Ile Ste.- » Marguerite, dans la mer de Provence, un prison- » nier d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et » de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prison- » nier dans la route, portait un masque, dont la » mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui lais- » saient la liberté de manger avec ce masque sur le » visage. On avait ordre de le tuer, s'il se découvrait. » Il resta dans l'Ile jusqu'à ce qu'un officier de con- » fiance, nommé St.-Mars, ayant été gouverneur de » la Bastille, l'an 1699, l'alla prendre à l'Ile Ste.- » Marguerite, le conduisit à la Bastille, toujours mas-

ij

» qué. Le Marquis de Louvois alla le voir dans cette
» Ile avant la translation , lui parla debout , et avec
» une considération qui tenait du respect. Cet inconnu
» fut mené à la Bastille , où il fut logé aussi bien qu'on
» peut l'être dans ce château ; on ne lui refusait rien
» de ce qu'il demandait , son plus grand goût était pour
» le linge d'une finesse extraordinaire : il jouait de la
» guitare ; on lui faisait la plus grande chère , et le
» gouverneurs s'asseyait rarement devant lui. Un vieux
» médecin de la Bastille , qui avait souvent traité cet
» homme singulier dans ses maladies , a dit qu'il n'avait
» jamais vu son visage , quoiqu'il ait souvent exami-
» né sa langue et le reste de son corps. Il était
» admirablement bien fait , disait le médecin , sa peau
» était un peu brune ; il intéressait par le seul son de sa
» voix , ne se plaignait jamais de son état , et ne lais-
» sait point entrevoir ce qu'il pouvait être. Cet inconnu
» mourut en 1704 , et fut enterré la nuit à la paroisse
» de St.-Paul. Ce qui redouble l'étonnement , c'est que ,
» quand on l'envoya aux Iles Ste.-Marguerite , il ne dis-
» parut dans l'état aucun homme considérable ; cet in-
» connu l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les
» premiers jours qu'il était dans l'Ile. Le gouverneur
» mettait lui-même les plats sur la table , et se retirait
» après l'avoir enfermé. Un jour , le prisonnier écrivit
» son nom avec un couteau sur une assiette d'argent ,
» et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui
» était au pied de la tour. Un pêcheur à qui le bateau
» appartenait , ramassa l'assiette et la rapporta au gou-
» verneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *avez-*
» *vous lu ce qui est écrit sur cette assiette , et quel-*
» *qu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? Je ne sais pas*
» lire , répondit le pêcheur , *je viens de la trouver ;*
» *personne ne l'a vue.* Ce paysan fut retenu , jusqu'à
» ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait
» jamais lu et que l'assiette n'avait été vue de personne.

» *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne sa-*
 » *voir pas lire.* Parmi les témoins de ce fait, il y en a
 » un, digne de foi, qui vit encore.

« M. de Chamillard fut le dernier ministre qui sut
 » cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui dire ce que c'était
 » que cet homme, que l'on ne connut jamais que sous
 » le nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillard
 » lui répondit que c'était le secret de l'état, et qu'il
 » avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il
 » reste encore beaucoup de mes contemporains qui dé-
 » posent de la vérité de ce que j'avance, et je ne con-
 » nais pas de fait plus extraordinaire, ni de mieux
 » constaté. »

Quoiqu'il n'y ait pas en effet d'événement plus extraordinaire ni mieux constaté, quelques personnes ont soupçonné la véracité de Voltaire au point de dire hautement et même d'imprimer que c'était une fable qu'il avait inventée. D'autres plus indulgentes ou pour mieux dire plus justes, ont adopté entièrement la narration de Voltaire; et leur esprit formant des conjectures plus ou moins vraisemblables, les uns ont prétendu que l'homme au masque de fer était le duc de Beaufort, d'autres, que c'était le comte de Vermandois, et l'auteur des *Essais sur Paris*, Saint-foix, a enchéri sur toutes ces versions diverses, en affirmant dans une lettre sur le Masque de fer; qu'il ne pouvait y avoir que le duc de Montmouth que l'on eût condamné à se cacher ainsi toute sa vie. Examinons d'abord si Voltaire a dit ou non la vérité en rapportant cette singulière anecdote, et nous passerons ensuite aux opinions et aux divers systèmes qu'elle a fait naître. Il y a, comme on sait, un confesseur à la Bastille, à qui sa charge donne le droit d'entrer et de sortir à volonté, et dont le témoignage doit être d'un grand poids

dans la matière que je traite. Le P. Henri Griffet, jésuite, a long-tems rempli cette charge, et voici comment dans son *Traité des Preuves de la vérité de l'Histoire*, il prouve celle de l'anecdote du Masqué de Fer.

« Commençons par consulter, dit-il, un journal écrit tout entier de la main de M. Dujonca, celui-là même dont il est parlé dans les lettres de M^{me} de Sévigné, lequel était lieutenant de roi de la Bastille, quand ce prisonnier inconnu y arriva. Voici ses paroles fidèlement prises sur l'original :

« Du jeudi, 18 septembre 1698 à trois heures après midi, M. de St.-Mars, gouverneur de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée, venant de son gouvernement des Iles de Ste.-Marguerite et St.-Honorat, ayant amené avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, dont le nom ne se dit pas, lequel on fait tenir toujours masqué. »

« On voit dans le même journal, que ce prisonnier, en descendant de la litière, fut mis d'abord dans *la tour de la Basinière, en attendant la nuit*. M. Dujonca dit ensuite qu'il le conduisit lui-même, sur les neuf heures du soir, dans la troisième chambre de la tour dite de la *Bertaudière*. (On prétend que ces tours portent les noms des architectes qui les ont bâties.) M. Dujonca ajoute *qu'il avait eu soin de la faire meubler de toutes choses avant son arrivée, en ayant reçu ordre de M. de St.-Mars*; qu'en conduisant ce prisonnier dans la chambre qui lui était destinée, il était accompagné du Sr. de Rosarges, que M. de St.-Mars avait amené avec lui, et qui était chargé de *servir et de soigner* ledit prisonnier, lequel était *nourri* par le gouverneur.

« De tout ce qui a été dit ou écrit sur cet homme au masque, rien ne peut être comparé, pour la certitude, à l'autorité de ce journal. C'est un pièce authentique; c'est un homme en place, un témoin oculaire qui rap-

porte ce qu'il a vu dans un journal écrit tout entier de sa main, où il marquait chaque jour ce qui se passait sous ses yeux.

« Il résulte de son témoignage, 1^o. que l'homme au Masque fut d'abord envoyé à la Citadelle de Pignerol, à la garde de M. de St.-Mars qui y commandait; 2^o. qu'il fut transféré de là au château de l'Ile Ste.-Marguerite, lorsque M. de St.-Mars en prit le commandement; 3^o. que ce ne fut point en 1699 mais en 1698, qu'il vint à la Bastille avec M. de St.-Mars. »

« Le P. Griffet ajoute que, dans les registres mortuaires de la paroisse de St.-Paul, que l'on a consultés, on y voit que le nommé *Marchiali*, (c'est le nom que l'on donne à ce prisonnier sur le registre) fut inhumé au cimetière de cette paroisse le 20 Novembre 1703. Signé *Rosarges*, Major de la Bastille, et *Reilh*, chirurgien du château. »

Voilà l'arrivée du Prisonnier au Masque de Fer à la Bastille, attestée par un témoin oculaire, Dujonca; sa mort inscrite sur les registres d'une paroisse. Un confesseur de la Bastille assure qu'il a vu ce journal de Dujonca: tout le monde a le droit de visiter le registre de la paroisse, et l'on pourrait douter que le masque de fer ait existé, et l'on pourrait mettre au rang des fables le passage de Voltaire?

Le P. Griffet appuie ses preuves en disant: « Le souvenir de tous ces faits se conservait encore parmi les officiers, les soldats, les domestiques de la Bastille, lorsque M. de Launay qui en a été long-temps gouverneur, y arriva pour occuper une place de l'état-major de la garnison. Il racontait que l'on s'y entretenait alors de l'aventure de ce prisonnier, et que ceux qui l'avaient vu avec son masque, lorsqu'il passait dans la cour pour aller à la messe, disaient qu'il y eut ordre après sa mort, de brûler généralement tout ce qui avait été à son usage, comme linge, habits, »

matelats, couvertures etc. ; que l'on fit même regratter et reblanchir les murailles de la chambre où il était logé et que l'on défit tous les carreaux, pour y en mettre de nouveaux, tant on craignait qu'il n'eût trouvé moyen de cacher quelque billet ou quelque marque, dont la découverte aurait pu faire connaître son nom : précaution qui paraît avoir quelque rapport à l'aventure de cette assiette, qui fut apportée par un pêcheur, sur laquelle il avait gravé son nom. »

Cette tradition jointe aux faits antérieurs, prouve suffisamment, je crois, que Voltaire n'était pas un romancier en écrivant l'histoire du siècle de Louis XIV. Il est donc bien certain que l'homme au Masque de fer a existé : mais quel était cet homme ? et qui pouvait l'avoir condamné au double supplice de cacher toujours ses traits et de vivre éternellement dans une prison ? Voilà les questions qui vont nous occuper.

Le P. Griffet, dans le livre déjà cité, prouve avec beaucoup de sagesse et une sagacité peu commune, que le prisonnier au Masque de fer n'a pu être ni le duc de Beaufort, ni le comte de Vermandois, ni le duc de Montmouth. Voltaire le prouve après lui aux articles *Ana et Anecdotes de ses Questions sur l'Encyclopédie* ; et comme il est plus précis et non moins lumineux que le P. Griffet, c'est lui que je vais citer pour ne pas charger ma dissertation de passages trop étendus.

« L'homme au masque de fer, dit Voltaire, est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort* ; mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669, et l'homme au Masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée ? Comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien ? Et pourquoi l'eût-on mis en prison ? et pourquoi ce masque ?

vij

« Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de Louis XIV, mort publiquement de la petite vérole en 1683, à l'armée, et enterré dans la ville d'Arras.

« On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth* à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au Masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, et qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems; qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne, et qui par là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, et eût fait mourir, au lieu de lui, un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie* qui aurait eu la bonté de se faire couper le col en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment Louis XIV de vouloir bien lui servir de sergent et de geolier. Ensuite Louis XIV, ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* et pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre, et il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré. »

Le P. Griffet ajoute à ces raisonnemens de Voltaire d'autres raisonnemens pour prouver que l'homme au Masque de fer n'était point le duc de Beaufort. « Le duc de Beaufort, dit-il, était né en 1611; il avait 58 ans en 1669, qui est le tems où il fut tué; et en 1703, qui est le tems où l'homme au Masque de fer mourut, il en aurait eu 92. Il n'y a rien là d'impossible: mais qu'avait-on à craindre, d'un vieillard de cet âge? et pourquoi le retenir encore dans les fers avec tant de précaution pour cacher qui il était? C'était bien plutôt le tems de le mettre en liberté, et si enfin la reso-

lution avait été prise de l'y laisser finir ses jours , pour-quoi tant de précautions , après sa mort , pour empêcher qu'il ne fût connu ? à qui aurait-on voulu épargner des regrets que personne n'était plus capable de sentir ? »

Il résulte de ces divers passages , que l'homme au Masque de fer ne pouvait pas être le duc de Beaufort. Les partisans de ce système conviennent cependant que le duc de Beaufort fut tué au siège de Candie ; mais qu'on ne trouva pas son corps , et ils en infèrent qu'il ne fut pas tué en effet , mais enlevé par ordre de la cour , et que le public le crut mort ; tandis que , caché sous un masque odieux , il vivait à l'insçu de tout le monde , étroitement renfermé dans les flancs d'une horrible prison. Je répondrai à cela que le duc de Beaufort , ayant excité en partie les troubles de la Fronde , n'était pas un personnage assez précieux à la cour ni assez cher au roi , pour qu'on l'eût laissé vivre si long-tems après sa détention , c'est-à-dire , depuis 1699 jusqu'en 1703 , et qu'il était possible même de le condamner comme criminel d'état , sans avoir l'air de blesser le droit naturel , et de le faire périr , ainsi que tant d'autres victimes immolées au ressentiment des ministres , et beaucoup moins coupables sans doute que ce célèbre factieux.

Il serait aisé de trouver une foule de raisons qui prouveraient invinciblement que le duc de Beaufort n'était point l'homme au Masque de fer ; mais les raisons réunies de Voltaire et du père Griffet le démontrent suffisamment , et celles que j'ajouterais ne pourraient être que surabondantes. L'homme au Masque de fer ne pouvait être ni le comte de Vermandois ni le duc de Montmouth : la date de la mort respective de ces deux personnages le prouve aussi jusqu'à l'évidence. Qui donc était l'homme au Masque de fer ? Epuisons , s'il est possible , les conjectures avant de répondre définitivement à cette question.

Quelques personnes ont poussé l'amour du merveilleux , jusques à prétendre que l'homme au Masque de fer n'était point un homme , mais une femme ; et elles ont appuyé leur opinion sur ce qu'il avait les mains fort blanches et fort petites et les pieds très-mignons , et sur ce qu'il aimait beaucoup les dentelles , le linge fin et la parure. D'autres , non moins extravagantes mais plus dépravées , ont osé insinuer que l'homme au Masque de fer était un nègre , fruit d'un commerce illicite de la reine Anne d'Autriche avec un nègre , et que , pour cette raison seule , on avait caché son visage jusqu'à sa mort. La première de ces opinions est absurde , et la seconde , atroce : il serait inutile de les réfuter , et d'ailleurs ne se détruisent-elles pas d'elles-mêmes ? Il ne fallait que les rapprocher pour les dissoudre , et leur choc mutuel les brise aux yeux de la raison. Si l'homme au Masque de fer était un nègre , comment pouvait-il avoir les mains si blanches ? et , s'il était une femme , quelle divinité avait noirci ses mains ? Je rougis de m'arrêter sur des traditions aussi ridicules. Passons au système le plus récent qu'on ait imaginé , et qui n'approche pas plus de la vérité que les autres. La prise de la Bastille a donné lieu à un petit imprimé de sept ou huit pages , intitulé : *L'homme au Masque de fer dévoilé* , et qui se trouve chez Maradan , rue St.-André des Arts. Voici , à quelques lignes près qu'il serait inutile de transcrire , le contenu de cet imprimé. Après avoir traité de chimères la plupart des opinions sur l'homme au Masque de fer , que je viens de réfuter , « voici le fait , dit l'anonyme , qui , à la vérité , n'est appuyé que sur une simple carte qu'un homme curieux de voir la Bastille , prit au hasard avec plusieurs papiers ; mais cette carte donnant l'entière solution des difficultés que jusqu'ici l'on n'a pu résoudre , devient une pièce de conviction. La carte contient le N°. 64589000 (chiffre inintelli-

x
gible) et la note suivante : *Foucquet arrivant des
Iles Ste.-Marguerite avec un masque de fer.*

« Ensuite trois X... X... X...

« Et au dessous, *Kersadion.*

« C'en'est pas la seule carte qu'on ait tirée de la Bastille. Il y en avait plusieurs signées de quelques Ministres, ou de quelques personnes inconnues, avec des ordres relatifs aux prisonniers.

« Quant à celle que je cite, et que j'ai vue, personne n'ignore que le sur-intendant Foucquet, dont Colbert avait juré la ruine, et que Louis XIV poursuivait jusqu'à Saumur, fut conduit à la forteresse de Pignerol, qui appartenait alors à la France; qu'il y passa plusieurs années; qu'ensuite il trouva le moyen de s'échapper.

« Ce fait est attesté dans les mémoires de Gourville, l'ami de Foucquet, et Voltaire le rapporte lui-même, en doutant du lieu où cet exilé mourut. On pourrait dire, d'après cela, que Foucquet fut repris, conduit aux Iles Ste.-Marguerite, et qu'il en partit quand on trouva l'assiette sur laquelle on avait écrit un nom, et qu'on jeta, dit-on, par une fenêtre.

« On lui aura mis, pendant la route, un masque de fer, pour qu'on ne pût le reconnaître: on l'aura vu arriver à la Bastille ainsi déguisé, et le bruit s'en sera répandu dans Paris, où cet événement aura produit mille commentaires.

« Il serait absurde de croire qu'il porta, toute la vie, ce masque de fer, puisqu'il est indubitable qu'un visage ne tarderait point à s'échauffer, et que la gangrène s'y mettrait infailliblement.

« D'ailleurs, c'eût été une cruauté inouïe dont Louis le Grand n'était pas capable, et une cruauté à pure perte, les prisonniers de la Bastille étant parfaitement oubliés, à moins qu'on ne leur permette de se promener sur la terrasse.

« Nouvelle preuve. On observa qu'il aimait singulièrement les dentelles et le linge fin , et tout le monde sait que le sur-intendant passait pour le personnage le plus magnifique , le plus délicat et le plus sensuel.

« Les convaincus objecteront qu'il n'y eut point de raison pour tenir cette détention aussi cachée ; mais on leur répondra que Louis XIV, le monarque le plus absolu , défendit qu'on lui parlât jamais de cette affaire où il parut se compromettre d'une manière qui ne lui fit point honneur , et qu'il n'aura point voulu qu'on réveillât l'idée d'un homme qu'on croyait mort , d'un ministre qui conserva tant d'amis , que mademoiselle Scuderi ne craignait point de publier que *plusieurs personnages considérables , dont elle se mettait du nombre , disaient toujours du bien de Fouquet , aux risques de perdre leur fortune et leur vie.*

« Il faut avouer qu'à la manière dont Voltaire raconte l'histoire de Fouquet dans son siècle de Louis XIV, on croit qu'elle est fabuleuse.

« Quelle apparence en effet qu'un prisonnier qui pouvait parler , eût pris un masque de fer devant son médecin , pour qu'il ne transpirât rien d'un pareil secret ? Quelle apparence qu'on ait observé la plus grande étiquette devant un personnage qu'on voulait laisser ignoré ?

« Disons que l'amour du merveilleux a fait d'une histoire très-simple une aventure extraordinaire , d'autant plus qu'en passant de bouche en bouche , elle a pris tous les accroissemens dont elle était susceptible.

« Qui sait réellement si Louvois se tenait debout devant l'homme au Masque de fer ? Qui sait si Chamillard a dit que *c'était le secret de l'état* ? Voltaire aimait à donner un ton d'importance aux anecdotes qu'il disait tenir des gens de la cour.

« Au reste il en sera tout ce qu'on voudra , mais nous nous obstinerons à croire que Foucquet fut réellement l'homme au Masque de fer , jusqu'à ce qu'on nous en indique un autre qui réunisse autant de preuves de conviction. »

J'ignore si un homme curieux de voir la Bastille y a trouvé en effet une carte avec la note qu'on vient de lire : j'ignore si cette note est une pièce véritablement originale ou supposée. Quoi qu'il en soit , cette note ne prouve point que le sur-intendant Foucquet ait été l'homme au masque de fer. Il est bien vrai que Foucquet fut conduit à Pignerol , par l'ordre de Louis XIV : il est bien vrai qu'il s'échappa de cette prison , quelques années après , et Gourville atteste ce fait dans ses mémoires ; mais Gourville ne dit point qu'il fut repris , et plusieurs auteurs contemporains assurent que cet illustre infortuné mourut au sein de sa famille en 1680 ; il y mourut ignoré , je l'avoue ; mais Foucquet , dépouillé de ces grandes places qui donnent presque toujours la considération et la célébrité , pouvait-il finir autrement sa carrière ? Cette obscurité jettant sur la mort de Foucquet une grande incertitude , fait croire à l'anonyme qu'il ne mourut point en effet au sein de sa famille , qu'il fut repris et reconduit à la Bastille , le visage couvert d'un masque de fer : mais il mourut enfin ; car il faut tôt ou tard qu'on meure ; et s'il fut l'homme au Masque de fer , c'est lui qui , sous le nom de *Marchiali* , fut inscrit , en 1703 , sur le registre de la paroisse de St.-Paul. Or , Nicolas Foucquet était né en 1615 : il eût été âgé de 88 ans en 1703 , et le registre de la paroisse St.-Paul n'en donne que 45 à *Marchiali*. Comment répondre à une difficulté de cette force ? Un homme de 88 ans a beau avoir le visage caché , les formes extérieures de son corps décelent sa vieillesse , et quelle ressemblance peut-il y avoir entre un homme de 45 ans qui est dans toute la force

de l'âge , et un homme de 88 qui touche à la décrépitude ? Existe-t-il la moindre identité entre l'hiver et le printems ? Y a-t-il des exemples d'ailleurs qu'un homme , enfermé dans une prison , soit jamais parvenu à une aussi grande vieillesse ? Le régime infernal de la Bastille , l'air infect qu'on y respire , et le chagrin sur tout , ce vautour qui dévore tout homme privé de sa liberté , ne doivent-ils pas abrégér les jours des malheureuses victimes de la tyrannie ministérielle , et hâter le terme fatal , fixé par la nature aux mortels les mieux organisés pour l'atteindre et quelque fois même pour l'outrepasser ? les prisonniers sont sujets à une foule de maladies que les hommes libres ne connaissent pas. Le défaut d'exercice , la privation d'un air souvent renouvelé et l'engourdissement , suite indispensable d'une vie molle et sédentaire , ne sont-elles pas des causes de mort dont une seule pourrait nous plonger au tombeau ? J'ai connu un homme de 30 ans qui , avant d'entrer à la Bastille , faisait par jour dix lieues à la chasse ; cet homme avait cinq pieds huit pouces , une force à peine croyable , une santé des plus robustes ; il resta cinq ans dans cet horrible château ; pâle et défait , lorsqu'il en sortit , il ne pouvait faire dix pas dans la rue sans être éssoufflé : sa faiblesse continue , et chaque fois que je le rencontre , je crois toujours voir Samson qui a perdu sa chevelure.

Que l'anonyme ne croie donc pas avoir arraché le masque à l'illustre prisonnier en nous disant que c'était le sur-intendant Foucquet : son opinion n'a pas des fondemens plus solides que celles qui l'ont précédée. Qui donc était l'homme au Masque de fer ? Je me fais cette question pour la troisième fois : il est temps que j'y réponde , ou plutôt que je n'y réponde pas ; car mon intention , dans cette Préface , n'est point de dévoiler , ni même de chercher à découvrir le secret du Masque de Fer. Je laisse le soin de cette découverte

à des gens plus habiles que moi. Mon intention , en commençant cette Préface , a été seulement de rendre compte des diverses opinions que cet illustre prisonnier a fait naître , et de dire pourquoi j'ai choisi telle ou telle pour le sujet de mon Drame , plutôt que telle ou telle autre.

Je viens d'exposer avec assez de détail les opinions sur le Masque de fer qui me paraissent les moins vraisemblables , opinions que Voltaire et quelques autres après lui ont réfutées victorieusement ; je vais rapporter avec le même soin et la même exactitude celles qui me paraissent les plus approchantes de la vérité.

Quinze années après la mort de Louis XIV , il parut chez l'étranger un ouvrage anonime intitulé : *Mémoires secrets de la Cour de Perse* , l'auteur de cet ouvrage est le premier qui ait tenté de lever le masque à l'illustre prisonnier qui fait l'objet de cette dissertation. L'auteur de cet ouvrage se trompe en croyant que le prisonnier masqué était le comte de Vermandois , mais il raconte assez bien la manière dont on se conduisit avec le prince , lorsqu'il était en prison. Il paraît même que Voltaire a calqué sa narration presque entièrement sur la sienne. Voltaire a fait entendre dans le passage que nous avons cité plus haut , qu'il savait le secret du masque de fer , et qu'il ne voulait point le dire. Beaumarchais , après la mort de Voltaire , fit imprimer à Kehl une édition , en plusieurs formats , des ouvrages de cet auteur immortel ; il en confia la rédaction au célèbre et malheureux Condorcet qui , dit-on , ou qui du moins est censé dire page 487 du tome LXX de l'édition in-8°. , que le Masque de fer était sans doute un frère aîné de Louis XIV dont la mère avait pour le linge fin ce goût sur lequel Voltaire s'appuie , et que d'après le goût du Masque de fer , on ne peut douter qu'il ne fût le fils de la reine Anne d'Autriche. Condorcet ajoute que la

reine se croyait par sa faute stérile , mais que la naissance du Masque de Fer l'a détrompée , qu'elle confia le fait au cardinal de Richelieu qui en fit son profit et celui de l'état , et qui cacha à Louis XIII l'existence de l'enfant qu'il fit secrètement élever. Condorcet poursuit en disant que Louis XIV ne pouvant sans un horrible scandale , déclarer cet enfant illégitime , jugea ne pouvoir user d'un moyen plus sûr et plus sage que celui qu'il employa pour assurer la tranquillité de l'Etat et la sienne. Condorcet termine sa note en disant que cette opinion passait chez les gens de lettres pour être celle de Voltaire ; pour lui donner plus de poids il insinue que cette note tirée des questions sur l'Encyclopédie , *édition de 1771* , était de Voltaire lui-même. J'ai vu en effet , avant la révolution , plusieurs hommes de lettres qui pensaient que Voltaire avait pensé ainsi , et qui pensaient eux-mêmes comme Voltaire. M. Soulavie n'est pas de ce nombre. M. Soulavie ne s'est pas contenté de faire sur le Masque de fer des recherches aussi intéressantes que lumineuses dans ses *Mémoires du Maréchal de Richelieu* , il a encore savamment réfuté les systèmes qui ne lui avaient pas paru vraisemblables , et celui de Condorcet est du nombre. Voici quel est celui de M. Soulavie.

M. Soulavie prétend que le Régent , comme successeur à l'Empire , était ou *devait être instruit du nom , des aventures et des causes de l'emprisonnement du Masque de Fer*. Ce sont les propres paroles de Soulavie. Or , en ce tems - là , vivait un homme charmant , qu'on appelait le duc de Richelieu. Ce duc de Richelieu aimait beaucoup les dames ; il était amoureux , entr'autres , de mademoiselle de Valois qui l'aimait aussi beaucoup. Le régent , de son côté , était très-amoureux de sa fille , et sa fille le détestait. Le duc de Richelieu , voulant absolument connaître le secret du masque de fer , invita la princesse à céder aux

vœux incestueux de son père , à condition que celui-ci lui dévoilerait ce secret important. Quoique la Princesse ne fût point , comme Myrrha , amoureuse de son père , cependant elle accorda ses faveurs à son père , d'après les conseils du duc de Richelieu , et le prix de ces faveurs fut la révélation du secret de l'homme au Masque de Fer. M. Soulavie va jusqu'à dire que , si Jacob , pour avoir en mariage celle des filles de Laban qu'il aimait le plus , fut obligé de l'acheter deux fois , le Régent exigea de la Princesse plus encore que le Patriarche. M. Soulavie ajoute que le Régent , pour récompenser sa fille de ses bontés , lui confia l'écrit qui renfermait l'histoire du Masque de fer , écrit que M. Soulavie intitule : *Relation de la Naissance et de l'Education du Prince infortuné , soustrait par les cardinaux de Richelieu et Mazarin à la société , et renfermé par l'ordre de Louis XIV.* Je ne dirai point ce que dit encore M. Soulavie , que la Princesse envoya cette relation au duc de Richelieu avec un billet en chiffre écrit de sa main , billet dans lequel , selon M. Soulavie , elle affirme qu'elle a accordé ses faveurs à son père , pour obtenir de lui l'original de cette relation. Je ne parlerai point de ce billet écrit en chiffre , puisqu'il n'offre à mes yeux qu'un grimoire indéchiffrable , et dont , pour beaucoup de raisons qui tiennent à la morale publique et à la vraisemblance , M. Soulavie n'aurait pas dû faire usage.

Comment se peut-il en effet qu'une fille avoue , soit en chiffre soit autrement , qu'elle a couché avec son père , qu'elle lui a prodigué ses faveurs , et le tout pour obtenir de lui un secret qu'il lui importait peu de connaître ? L'important pour le lecteur est de savoir ce que contient la relation précitée , puisqu'elle contient selon M. Soulavie , le véritable secret de l'homme au Masque de Fer ; et comme le lecteur doit être impatient de l'apprendre , je me hâte de le satisfaire.

M. Soulavie suppose ou plutôt il atteste que cette relation sur la naissance de l'homme au Masque de Fer, dont il fait un frère jumeau de Louis XIV, a été écrite au lit de la mort par le Gouverneur de ce Prince. Cette relation a été insérée dans les deux éditions qui ont paru des Mémoires du Maréchal - Duc de Richelieu; et quoiqu'elle soit très-connue de toutes les personnes qui ont lu ces Mémoires, je devrais peut-être l'insérer ici toute entière, pour donner des bases plus solides à cette Préface; mais cette relation est un peu longue, et comme une Préface ne doit et ne peut pas être un traité historique, je me contenterai de faire un extrait fidèle de la relation que M. Soulavie rapporte dans les *Mémoires de Richelieu*.

Le gouverneur du Masque de Fer dit : *Le prince infortuné que j'ai élevé et gardé jusques vers la fin de mes jours, naquit le 5 septembre 1638, à huit heures et demie du soir pendant le souper du roi. Son frère, à présent régnant, était né le matin à midi pendant le diner de son père. Mais, autant la naissance du roi (c'est à dire de Louis XIV) fut splendide et brillante, autant celle de son frère fut triste et cachée avec soin. Ici viennent des détails qu'il serait inutile de rapporter, parce que voilà le fait expliqué en peu de mots : Louis XIV était né le matin, le Masque de Fer était né le soir.*

Quoi qu'il en soit, le Gouverneur au lit de la mort poursuit sa narration, et je ne pense pas que ce soit M. Soulavie qui le fasse parler. Le Gouverneur ajoute donc que le roi Louis XIII averti par la sage-femme que la reine devait faire un second enfant, avait fait rester en sa chambre le chancelier de France, la sage-femme, le premier aumônier, le confesseur de la reine et moi (dit le Gouverneur au lit de la mort) pour être témoins de ce qui en arriverait, etc...

Le Gouverneur ajoute que *par prophéties le roy*

était averti , depuis long-temps , que sa femme ferait deux fils. Je passe sur quelques autres détails non moins inutiles et qui ont peu de rapport au fait principal. Le Gouverneur toujours au lit de la mort , finit par dire que le cardinal de Richelieu , à qui le roi par un messenger avait fait savoir cette prophétie , avait répondu qu'il fallait s'en adviser , que la naissance de deux dauphins n'était pas une chose impossible , et que dans ce cas il fallait soigneusement cacher le second , etc . . .

Le gouverneur toujours au lit de la mort finit par dire que le roi avait dit *que tous les assistans à la couche de la reine seraient responsables sur leur tête s'ils publiaient la naissance d'un second Dauphin , et qu'il voulait que cette naissance fût un secret d'état pour prévenir les malheurs qui pourraient arriver , la loi Salique ne déclarant rien sur l'héritage du Royaume en cas de naissance de deux fils.*

Le Gouverneur finit par dire . . . Mais voilà un Gouverneur qui ne finit pas , dira le lecteur impatienté , et comme je crois avoir fait assez connaître l'opinion de M. Soulavie , je crois devoir finir moi-même sur cet article , et passer à l'examen d'une autre opinion.

Un anonyme qui jamais ne s'est fait connaître , prétend que l'homme au Masque de fer était un fils d'Anne d'Autriche , et du cardinal Mazarin , mais un fils né en légitime mariage , après la mort de Louis XIII. Le cardinal n'était pas prêtre , dit l'anonyme , il n'était pas même dans les ordres sacrés : donc il a pu se marier ; donc il a pu épouser clandestinement Anne D'autriche. Vincent de Paule a ratifié le contrat. La manière dédaigneuse avec laquelle Mazarin traita depuis Anne d'Autriche , atteste qu'il était son mari. Mazarin en mourant lui laissa une seule bague. Qui peut , s'écrie ici l'anonyme , méconnaître à ce don tout à la fois mystérieux et symbolique le lien sacré du mariage ?

Cette opinion est consignée dans les mémoires du maréchal-duc de Richelieu ; c'est là que je l'ai puisée, elle n'est point à mes yeux sans quelque vraisemblance, et cependant M. Soulavie ne semble l'avoir rapportée que pour la réfuter.

J'avais souvent le plaisir, en 1790, de rencontrer M. l'abbé Laffrey chez l'infortuné prince de Salm-Kirbourg, notre ami commun. Un jour que je causais avec lui sur le Masque de fer, cet abbé, aussi honnête que laborieux, et dont nous avons deux volumes (1) sur l'Histoire de France, me communiqua une note curieuse qu'il me permit de faire imprimer, cette note était composée des mots suivans qui sont latins.

V**i, M*****i, D****m, S****m.

Ces mots, selon M. l'abbé Laffrey, ne renferment précisément point le nom de l'illustre prisonnier, mais une description exacte de ce qu'il était. Pourquoi ces mots, dira-t-on, ne sont-ils composés que des lettres initiales et finales? et pourquoi un nombre déterminé d'étoiles en remplit-il le milieu? M. l'abbé Laffrey ayant fait aux personnes qui lui avaient communiqué ce secret, le serment de ne le faire connaître que sous cette forme, ne put pas m'en dire davantage, mais il était si versé dans l'histoire de France, que j'avais une foi aveugle à ses discours; et je ne doute point que l'espèce d'hiéroglyphe qu'on vient de voir, ne soit l'emblème mystérieux de la vérité qu'on a cherchée si long-tems, et n'en cache peut-être la seule explication digne de satisfaire les lecteurs.

Jene parlerai point des opinions de la Grange-Chan-

(1) C'est M. Mathon de la Varenne, avocat célèbre, et son exécuteur testamentaire qui les a publiés après sa mort, sous le titre de *Siècle de Louis XV.*

cel, de Palteau, de Linguet, de la Borde, de l'abbé Papon; parce que ces divers auteurs s'attachent moins à découvrir le secret du Masque de fer, qu'à raconter les faits qui ont rapport à la détention de ce prisonnier illustre, et au régime qu'on lui faisait suivre dans sa prison.

M. le Suirre dans *L'Aventurier Français* a tâché aussi d'expliquer à sa manière le secret du Masque de Fer. Son opinion rentre dans le nombre de celles qui déjà ont été réfutées.

Une brochure a paru, il y a bien cinq ou six ans, intitulée : *Intrigues secrètes du Cardinal de Richelieu*. L'auteur de cette brochure veut nous faire croire que le Cardinal de Richelieu fournissait des amans à la reine et que de ce commerce secret de la reine avec les amans étaient nés quelques enfans adultérins et le Masque de Fer peut-être... Je sais que les amis du prince ont joué toujours un grand rôle à la cour, mais je doute que le cardinal de Richelieu qui était orgueilleux et fier, ait voulu être à ce point l'ami de la reine...

M. Roux-Fazillac, ex-législateur, a publié en l'an 9 une brochure intéressante, quoique peu connue, et qui est intitulée : *Recherches Historiques et Critiques sur l'homme au Masque de Fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*. M. Roux-Fazillac aurait dû, par modestie, dire des notions *curieuses* et non pas *certaines*. Quoi qu'il en soit, M. Roux-Fazillac prétend que pour découvrir le secret du Masque de Fer, il fallait sur tout *faire des recherches dans les archives du gouvernement*. Toutes les archives du gouvernement lui ont été ouvertes, à ce qu'il dit; et ce qui le prouve, ou semble le prouver, c'est que toute son opinion est appuyée sur des pièces authentiques, sur des pièces qu'il a trouvées au dépôt des affaires étrangères, dans les correspondances militaires du tems, et principalement dans celle de St.

Mars, gardien de l'illustre prisonnier; correspondance que M. Roux-Fazillac assure être écrite de la main de St.-Mars lui-même.

M. Roux-Fazillac prétend que Louis XIV, dont l'ambition est connue, avait conçu le projet de s'emparer de l'Italie; il prétend que le jeune duc de Mantoue, quoique majeur, était dans la dépendance de sa mère sur l'esprit de laquelle un moine nommé Bulgarini avait pris le plus grand empire. Il prétend que le jeune prince désirait de se rendre indépendant de la maison d'Autriche à laquelle ce moine et sa mère étaient entièrement dévoués; et qu'afin de le seconder dans cette vue d'indépendance, M. l'abbé d'Estrades, ambassadeur de France, lui avait donné un certain comte Matthioly pour confident, pour surveillant et même pour ambassadeur.

Le comte Matthioly parvint, s'il faut en croire M. Roux-Fazillac, à faire conclure un traité, par lequel il était stipulé que les troupes françaises entreraient dans Casal, ville appartenante au duc de Mantoue et la clef, pour ainsi dire, du Milanais, et par lequel le roi de France s'obligeait à donner cent mille écus au duc de Mantoue, ce qui pour lors était une forte somme. Mais ce traité n'ayant pas été exécuté par une suite des perfidies multipliées de Matthioly, Matthioly fut enlevé par l'ordre de l'abbé d'Estrades; ce fut le brave et généreux Catinat qui le fit arrêter et conduire à la citadelle de Pignerol. S'il faut toujours en croire M. Roux-Fazillac, le nom de *Lestang* lui fut donné par Catinat, et c'est celui sous lequel il fut long-tems désigné dans sa prison. L'abbé de Montesquiou et Juliani firent avec Catinat l'inventaire de ses papiers; enfin il fut confié à St.-Mars qui, d'après un nouvel ordre de la cour ou du roi, lui fit couvrir le visage d'un masque impénétrable et le conduisit à la Bastille.

Je dirai plus bas mon opinion sur cette opinion de

M. Roux-Fazillac , passons à celle de M. Regnault-Warin.

M. Regnault Warin paraît fermement convaincu que l'homme au Masque de Fer était le fils d'Anne d'Autriche et du duc de Buckingham , ambassadeur d'Angleterre. La reine Anne d'Autriche , dit M. Regnault-Warin , commença par montrer des mœurs romanesques et finit par la galanterie. Madame de Motteville , sa favorite , jette sur les faiblesses de cette souveraine le voile de l'indulgence ; mais ce voile est transparent. Elle ne dissimule pas que Bassompierre , Richelieu , Chalais , de Retz , aient parlé d'amour à une femme à qui son mari ne parlait jamais d'himen. M. Regnault-Warin ajoute que madame de Motteville ne se tait pas sur la témérité de Buckingham. Mais pour prouver son opinion , il insiste principalement sur la ressemblance qui existait entre le visage du duc de Buckingham et celui du Masque de Fer qu'il a fait graver à la tête d'un roman intitulé : *L'Homme au Masque de Fer* , et qui a paru chez Frechet , rue du Roule en mille huit cent trois.

Ce roman composé d'après le système dont je viens de rendre compte , est rempli d'intérêt et de situations attachantes , on y trouve çà et là de fort beaux portraits des principaux personnages de la cour de Louis XIV ; le stile en est élégant et la narration vive , animée et rapide. Le système de M. Regnault-Warin ne paraîtra point d'ailleurs dénué de vraisemblance , sur tout si on se rappelle que Buckingham était un des plus beaux hommes de son tems , qu'il était éloquent , audacieux , magnifique , et qu'il se faisait des maîtresses de toutes les reines chez lesquelles il était envoyé par son maître , c'est-à-dire qu'il couchait avec toutes les reines. Mais si le système de M. Regnault-Warin me paraît riche de vraisemblance , il me paraît bien stérile en preuves ; le té-

moignage de madame de Motteville ne suffit pas pour l'établir , et la ressemblance des traits entre le fils et le père suffit encore moins.

Je n'en dirai pas autant du système de M. Roux-Fazillac , le système de M. Roux-Fazillac est appuyé sur des pièces justificatives qu'il a fait imprimer d'après les originaux à la suite de sa dissertation , et l'authenticité de *ces pièces justificatives* ne peut point , à mon avis , être révoquée en doute ; ce sont des lettres de Catinat sous le *nom de Richemont* , lettres que Catinat adresse à Louvois , c'est l'inventaire des papiers de Matthioly , c'est l'interrogatoire qu'on lui a fait subir , ce sont des lettres sur tout de Saint-Mars à Louvois , lesquelles toutes lettres sont datées des lieux où s'est passé la scène , c'est-à-dire l'enlèvement et l'emprisonnement de Matthioly , lesquelles toutes lettres enfin , M. Roux-Fazillac a trouvées dans les dépôts du gouvernement. M. Roux-Fazillac persuadé qu'il a enfin trouvé la vérité sur le fameux Masque de Fer , dit dans la préface de sa dissertation qu'il y a apparence qu'on n'écrira plus sur ce point d'histoire enveloppé de tant de nuages ; je suis porté à croire que M. Roux-Fazillac les a tous dissipés , et si M. Regnault-Warin a écrit sur le même sujet , c'est qu'apparemment il ne connaissait pas cette savante dissertation : heureuse ignorance puisqu'elle nous a valu un beau roman de plus.

Un seul point me blesse dans la dissertation de M. Roux-Fazillac , et me ferait presque révoquer en doute tout ce qu'il avance. L'immortel Catinat y joue le rôle d'un délateur et d'un sbirre. C'est Catinat qui change de nom pour parvenir plus facilement à faire arrêter Matthioly , c'est l'immortel Catinat qui tend des pièges à Matthioly , et qui a l'air de s'en glorifier dans ses lettres. Est-il possible que ce grand homme soit descendu à tant de bassesses ?

Si des systèmes de MM. Regnault-Warin et Roux-Fazillac je remonte jusqu'à celui de M. Soulavie, quoique celui-ci me paraisse aussi très-vraisemblable, quoiqu'il soit très-possible en effet que l'homme au Masque de fer ait été un frère jumeau de Louis XIV, les preuves qu'en apporte M. Soulavie ne sont-elles pas moins convaincantes que toutes les autres? Premièrement la relation du Gouverneur qui est la preuve fondamentale sur laquelle roule tout son système, n'est signée de personne; et quand même elle serait signée, quelle origine M. Soulavie donne-t-il à son système ingénieux? C'est un père qui, pour obtenir les faveurs de sa fille, c'est-à-dire pour commettre un crime, consent à commettre un autre crime, la révélation du secret de l'Etat.... Je ne suis pas un dévot, je ne suis pas un capucin; mais malheur à moi, si je pouvais jamais croire qu'un père.... Je n'ose pas donner un plus long développement à cette idée. Il est des choses qu'on ne peut pas écrire deux fois.

M. Soulavie, mon compatriote, m'inspire depuis long-tems de l'amitié et de l'estime; mais ces sentimens doivent-ils m'empêcher de dire que les moyens qu'il emploie pour étayer son système, sont indécens? ils sont d'ailleurs extrêmement faibles et peut-être inventés par lui d'après la croyance qu'on avait généralement que l'homme au Masque de Fer était un frère jumeau de Louis XIV. Pourquoi les trouvez-vous si faibles, me dira-t-on peut-être? Parce qu'il est très-possible que le Régent qui poussait la discrétion jusqu'au mystère, quand il s'agissait des affaires d'Etat, ait trompé sa fille pour se débarrasser de sa curiosité importune, et lui ait dit le faux pour le vrai en lui racontant la naissance d'un frère jumeau de Louis XIV, condamné à porter toute sa vie un masque épouvantable.

L'amour immodéré du Régent pour le beau sexe

est connu de tout le monde , mais son extrême discrétion n'est-elle pas très-connue aussi ? et comment M. Soulavie , si versé dans l'histoire anecdotique de France , a-t-il pu ignorer que ce Prince , ayant passé la nuit avec une jolie femme de la cour qui durant toute la nuit lui avait demandé un secret d'Etat , la conduisit au lever de l'aurore devant une glace et lui dit en souriant : Voyez , ma belle dame , si on peut confier le secret de l'Etat à une figure aussi éveillée ?

Que le système de M. Soulavie soit vrai ou faux , au surplus il m'a paru plus dramatique que tous les autres , et c'est lui qui m'a fourni l'idée de mon drame ; c'est d'après lui que je l'ai composé , et peut-être n'ai-je pas eu tort ? Quel tableau , en effet , que celui du frère d'un roi enfermé seul dans une citadelle , et seul avec un Gouverneur qui n'est que son sujet et qui lui donne des lois ! quel tableau que celui d'un prince qui est dans les fers , tandis que son frère est sur le trône ! qui est dans les fers ! que dis-je ? qui est condamné à porter un masque odieux jusqu'à la fin de ses jours , et qui le porte avec résignation pour ne pas exposer la vie et la tranquillité de vingt-quatre millions d'hommes. Non , il n'est rien de plus théâtral sur aucun théâtre , rien de plus touchant , de plus intéressant , de plus majestueux et de plus noble. Heureux si j'avais traité mon sujet , comme il méritait de l'être ! mais pour cela il faudrait avoir du génie ; et j'avoue que je n'en ai point. Mon drame est si faible et si négligé ; il y règne tant d'imperfection et d'invéraisemblances ; il y a des allées et des venues , des sorties et des entrées qui s'accordent si peu avec le régime sévère de la Bastille , qu'il est impossible de les excuser ; et si messieurs les journalistes me font l'honneur de me critiquer , pour la première fois de ma vie je les trouverai bien bons , car mon drame est si mauvais , qu'il ne mérite ni critique ni apologie.

Je dois cependant avertir le Lecteur d'un anachronisme volontaire que j'y ai commis , anachronisme sans lequel la pièce n'aurait pas pu exister telle qu'elle est. L'homme au Masque de fer n'arrive à la Bastille que le 18 septembre 1698. C'est ce que Dujonca assure en ces termes dans son journal: *Du jeudi 18 septembre 1698 à trois heures après midi , M. de St.-Mars , Gouverneur de la Bastille , est arrivé pour sa première entrée, venant de son Gouvernement des Iles de Ste.-Marguerite et St.-Honorat , ayant amené avec lui dans sa litière un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol , dont le nom ne se dit pas , lequel on fait tenir toujours masqué.* Ce passage est tiré mot à mot de l'écrit d'un témoin oculaire , et cependant l'action de ma pièce se passe en 1668. Faudra-t-il que j'en dise la raison ? Elle est aisée à découvrir. Les passions sont l'ame du théâtre: tout est froid sans elles , tout est glacé , tout est mort. Il fallait donc en donner à mon héros pour le rendre intéressant , et l'aurais-je pu , si je l'eusse pris à l'époque précise où il entre dans le despotique château ? Mon héros étant né , dans mon système , en 1638 , a dû avoir 60 ans à cette époque. Est-ce à 60 ans que l'on éprouve les orages du cœur ? Est-ce à 60 ans que l'on est amoureux ? J'ai supposé que Marchiali en avait 30 , lorsqu'il s'échappa de la Bastille pour aller chez Ninon ; et qui osera m'en blâmer ? Cette visée rendue à Ninon , cette évasion de la Bastille , sont encore des incidens que j'ai imaginés ; et sans eux , aurais-je pu faire une pièce de l'aride et bisarre sujet de l'homme au Masque de fer ? Je n'ai pas besoin de dire au lecteur que l'amour de Mortimer pour Mathilde , que celui de Mathilde pour Marchiali , sont encore les enfans de mon imagination ; ils verront aisément que j'ai tout créé dans mon sujet , plan , intrigue , nœud , dénouement , et jusques au caractère de mon Prisonnier , qui n'a été

donné par aucun historien. Qu'on me blâme , si l'on veut , de cette hardiesse et de ces innovations , je me garderai bien de me justifier. Je dirai plus : je n'inclinerais pas à croire que l'homme au Masque de fer naquit de la reine Anne d'Autriche , femme de Louis XIII , et mère de Louis XIV : on me nierait le fait de toute part ; on me prouverait même qu'il est faux et controuvé , que je l'aurais supposé pour jeter dans ma pièce de la vie et du mouvement. Un auteur dramatique n'est pas asservi aux mêmes lois que l'historien : on lui pardonne tout pourvu qu'il intéresse , et sa devise éternelle doit être ce vers de Boileau :

« Inventez des ressorts qui puissent m'attacher ».

Le P. Griffet ne manque pas de dire que le masque de fer n'était pas de fer , et il a appuyé cette assertion sur celle de Dujonca qui dit en propres termes que le masque était de velours noir. J'ai supposé dans ma pièce qu'il était de fer , et il faut que le spectateur le croie , ou il n'y aurait pas d'illusion théâtrale. L'acteur cependant qui se chargera du rôle du Prisonnier , pourra le jouer avec un masque de velours noir , parce que l'illusion n'en souffrira point. Mais le Prisonnier mange , me dira-t-on peut-être , dans une scène du premier acte où il se met à table avec le gouverneur , et comment le peut-il le visage couvert d'un masque de velours noir ? Arlequin ne mange-t-il pas avec un masque noir aussi ? Que le masque du Prisonnier soit fait à peu-près comme celui d'Arlequin , et l'acteur , jouant le rôle du Prisonnier , ne sera point gêné par le masque , et il aura d'ailleurs plus de facilité à l'ôter et à le replacer.

N'a-t-on pas représenté d'ailleurs quelques pièces dramatiques sur *le Masque de fer* , et n'est-il pas nécessaire que j'en parle dans cette préface ? Un certain

M. le Grand que je n'ai pas l'honneur de connaître, n'a-t-il pas fait imprimer en 1791, chez M. Limodin, imprimeur de la section des Lombards, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée: *Louis XIV et le Masque de Fer*, et M. Ville-neuve qui jouait dans cette pièce le rôle du Masque de fer, ne l'a-t-il pas joué avec un masque de velours noir? Un certain M. Arnould, que je n'ai pas l'honneur de connaître, n'a-t-il pas fait représenter sur le théâtre de l'Ambigu-Comique une pantomime en quatre actes, intitulée: *L'Homme au Masque de Fer, ou le Souterrain*; et n'est-ce pas avec un masque de velours noir que l'acteur y jouait le rôle de l'homme au Masque de fer? Un M. Hapdé que je n'ai pas l'honneur de connaître, n'a-t-il pas fait aussi représenter sur le théâtre de la Gaîté, ci-devant de Nicolet, un nouveau mélodrame en 3 actes, intitulé: *Le nouveau Masque de Fer*? Ce nouveau mélodrame n'y a-t-il pas été représenté le 15 janvier 1806? et n'est-ce pas avec un masque de velours noir que l'acteur y a joué le rôle de l'homme au Masque de fer?

Je croyais avoir épuisé tout ce qu'on a dit et écrit sur *l'Homme au Masque de Fer*, lorsqu'il m'est tombé dans les mains deux ouvrages, que je n'avais pas non plus l'honneur de connaître; l'un est un gros vol. in-12, divisé en deux parties et intitulé: *Le Masque de fer ou les Aventures admirables du Père et du Fils, Romance tirée de l'Espagnol, imprimé à la Haye chez Pierre de Houdt, 1777*. La scène de ce roman ou de cette romance, comme le dit le titre, se passant en Espagne, il paraît que c'est de là que M. Hapdé a tiré son mélodrame; car la scène du mélodrame de M. Hapdé se passe toute entière en Espagne, car il y a beaucoup d'identité entre le mélodrame et le roman, lesquels n'ont aucun rapport ni l'un ni l'autre au Masque de fer français.

L'autre ouvrage sur le Masque de fer français est une brochure intitulée : *Histoire du Fils d'un Roi , prisonnier à la Bastille , trouvée sous les débris de cette forteresse , à Paris , chez Berri , rue de Chartres*. On prétend , dans cette brochure , que l'homme au Masque de fer était le comte de Vermandois : on y rassemble tout ce que Voltaire , le P. Griffet , Saint-Foix (qu'on écrit Sainte-Foy) , Lagrange-Chancel , Dujonca , Palteau et plusieurs autres , ont publié sur ce prisonnier illustre ; et l'on affirme bravement qu'on a trouvé tout cela sous les débris de la Bastille. L'auteur de cette rapsodie croit bien en effet que le comte de Vermandois fut enterré dans l'église cathédrale d'Arras , le 25 novembre 1683 : il le dit en propres termes , mais il ajoute que ce fut une bûche que l'on enterra à sa place , et c'est-là sa preuve la plus forte , c'est sur elle que tout son système est appuyé , et c'est par elle qu'il résout toutes les difficultés et qu'il explique tous les phénomènes. On sent qu'il n'y a rien à répondre à un pareil argument , et ma dissertation est si longue , que je ne suis pas fâché de trouver une occasion de me taire.

Je ne dirai plus qu'un mot , parce qu'il est , je crois , de nécessité absolue que je le dise. Quoique le sujet du Masque de fer paraisse , au premier aspect , invraisemblable et bizarre , et quoiqu'il soit tel en effet dans le très-faible drame que je publie , il n'a rien cependant qui soit contraire à la vérité , et l'on trouve dans l'histoire beaucoup d'événemens qui lui ressemblent. Chalcondyle , historien des Turcs , raconte qu'un Sultan dont j'ai oublié le nom , fit enfermer son frère aîné dans les Sept Tours , pour s'emparer de son trône , et que craignant que la douceur et la majesté , répandues sur la physionomie de ce prince , ne séduisissent ses gardes , et qu'ils n'en prissent compassion ,

xxx

il lui fit couvrir le visage d'un masque de fer fabriqué et trempé de telle sorte , qu'il n'était pas possible au plus habile ouvrier de parvenir à le rompre ni à l'ouvrir.

La tradition nous apprend que, du tems de Cromwel un prince d'Ecosse fut envoyé dans les Iles de l'Archipel , et qu'afin qu'il ne fût jamais reconnu , on se servit du moyen dont je viens de parler.

Du tems de dom Pèdre le cruel , roi d'Espagne , un père en usa de même contre un de ses fils qui l'avait deshonoré par une action honteuse.

Un prince Suédois , nommé Jean Theull , jaloux de sa femme , s'y prit de la même manière pour empêcher les galans de lui faire la cour. Le lendemain de ses nûces , il mit dans la boisson de son épouse une poudre qui provoquait à dormir , et pendant son sommeil , il lui enferma le visage dans un masque de fer fait à-peu-près comme un casque. A son réveil , il fit accroire à cette princesse infortunée que le malheur qui lui était arrivé était une punition du ciel , pour avoir inspiré de l'amour à d'autres qu'à lui et pour s'être trop glorifiée de sa beauté. Puisqu'il y a eu des maris qui ont mis des ceintures de chasteté à leurs femmes , faut-il s'étonner qu'il y en ait qui leur mettent des masques de fer ou de velours ?

Mon drame est si mauvais qu'il ne mérite pas qu'on le critique , et je me plais à le répéter. On s'étonnera néanmoins que Ninon de Lenclos ait assez d'empire sur madame de Maintenon pour obtenir ce qu'elle lui demande , et je répondrai aux personnes qui s'étonneront que madame de Maintenon fut long-tems l'amie de Ninon de Lenclos , que l'auteur des lettres de Ninon l'atteste dans la vie qui précède ces lettres , et qu'il assure même que ces deux dames couchaient ensemble. J'ajouterai que Ninon de Lenclos prêta sa chambre jaune à madame de Maintenon pour lui faciliter les

xxxix
moyens de coucher avec Villarceau, et que ce dernier
fait est consacré dans les deux petits volumes qui
viennent de paraître, intitulés : *Correspondance se-
cette de Ninon et de Villarceau.*

Achevée à Paris, le 9 juillet 1806.

PERSONNAGES.

M. DE St.-MARS , Gouverneur de la Bastille ; homme ferme mais sensible. Bel habit avec le cordon bleu et la plaque. (*Père noble.*)

Mme. DE GERMILLY , sœur de M. de St.-Mars , femme du grand monde , aimable , sensible , curieuse , un peu commère , très-bâvarde. Bien mise.

MARCHIALI , (*Le Prisonnier*) masqué , habit superbe , belles dentelles , beau linge , un masque noir sur le visage qu'il peut ôter et remettre à volonté. (*Premier rôle.*)

MATHILDE , fille de M. de St.-Mars , 18 ans. Mise noble et décente. (*Jeune première.*)

NINON DE LENCLOS , très-bien mise , mais sans affectation. (*Premier rôle.*)

MORTIMER , Lieutenant de roi de la Bastille ; habit militaire , l'épée et deux épaulettes.

ANASTASE , Porte-clefs ; gros habit de drap , gros souliers , gros bonnet de laine ou perruque ronde sans poudre.

EUSEBE , *idem.*

LE MAJOR , L'AIDE-MAJOR , plusieurs Soldats invalides et Guichetiers , tous personnages muets et plusieurs Masques.

*Le premier acte se passe à la Bastille dans la tour de la Ber-
taudière , le second chez Ninon de Lenclos , rue des Tournelles
au Marais , et le troisième à la Bastille , chez M. de S. Mars ,
c'est-à-dire maison du gouvernement.*

L'action est supposée avoir lieu en 1668.

NINON DE LENCLOS

ET LE

PRISONNIER MASQUÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vestibule assez mal éclairé, servant d'antichambre à la chambre d'un prisonnier qui est sur l'un des côtés du Théâtre: on voit une table de l'autre.

SCENE PREMIERE.

MORTIMER, ANASTASE.

MORTIMER.

EH quoi ! elle n'a rien répondu à la lettre que vous lui avez remise de ma part ?

ANASTASE.

Rien, monsieur, et de plus elle ne l'a point ouverte et m'a chargé de vous la rapporter, telle que la voilà. *Il lui rend une lettre.*

MORTIMER.

Peut-on pousser plus loin le mépris et l'indifférence ? Ah ! Mathilde ! Mathilde ! que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ? depuis deux ans au moins, je vous adore ; je vous l'ai dit de vive voix, toujours inutilement. Je vous le déclare enfin par écrit, et vous ne daignez pas seulement ouvrir ma lettre ! *(A Anastase.)* Elle vous a remis la lettre sans vous charger de rien pour moi ?

ANASTASE.

De rien absolument, si ce n'est qu'elle m'a ordonné d'un ton fort sec de ne plus faire auprès d'elle de pareils messages. Mais monsieur, Melle. Mathilde est pleine de respect pour toutes les volontés de son père : il a sur elle le plus grand empire, et puis-

que vous aimez tant la fille , et que vous avez envie de l'épouser , le père a le droit de lui en donner l'ordre ; pourquoi ne vous adressez-vous point à lui ?

MORTIMER.

J'ai déjà parlé à M. de St.-Mars de ma passion pour sa fille : il m'a écouté avec beaucoup d'attention ; mais , soit qu'il ne veuille point par un excès de délicatesse user de son autorité envers elle , soit qu'il ne me trouve point assez riche ni assez grand seigneur pour m'allier à lui , il a fini par me dire qu'il ne donnerait sa fille qu'à un homme qui serait aimé , et que ne l'étant pas , je ne devais plus y prétendre. Je compte lui en parler encore une fois , et si je ne puis rien obtenir , j'exécuterai le projet que nous avons concerté ensemble. Je me suis aperçu depuis long tems que Mathilde se trouve souvent sur le passage du prisonnier masqué , lorsque celui-ci traverse la cour pour aller à la messe , elle rougit , soupire à sa rencontre. Il affecte de marcher plus lentement , pour avoir le loisir de la contempler en silence , et je ne doute point qu'ils ne s'aiment quoiqu'ils n'aient jamais pu se le dire , et que cette mystérieuse passion ne soit la cause unique des dédains que j'éprouve. Il n'est pas de prisonnier à la Bastille qui ne desire vivement d'avoir sa liberté. Le prisonnier masqué a déjà fait quelques tentatives pour obtenir la sienne. Hâtons-nous de la lui rendre , mon cher Anastase. Ainsi je me délivrerai d'un rival , et je ferai cesser les tourmens d'un infortuné qui trouve sa chaîne insupportable. Vous avez déjà prévenu le prisonnier de nos bonnes intentions , n'est-ce pas ?

ANASTASE.

O mon Dieu oui ! monsieur , il travaille toutes les nuits , avec une petite scie que je lui ai donnée , à se faire une ouverture à travers ces barreaux , et la besogne doit être avancée. *Ils regardent tous les deux à la fenêtre par où le prisonnier doit sortir.*

MORTIMER.

J'entends monter quelqu'un , c'est le Gouverneur sans doute. J'ai à lui parler : laissez-nous.

SCENE DEUXIEME.

MORTIMER , *seul.*

Je suis lieutenant de roi de la Bastille , et je favorise l'évasion d'un prisonnier. C'est enfreindre son devoir de la manière la plus grave , et je m'expose à une sévère punition : mais ce Pri-

sonnier est mon rival : un autre le tuerait peut-être , et moi , je lui rends sa liberté , je ne suis pas si blâmable.

SCÈNE TROISIÈME.

MORTIMER, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien , M. Mortimer , notre prisonnier est-il levé ?

MORTIMER.

Pas encore , monsieur le Gouverneur. Vous savez que , presque toute la nuit , il joue de la guitare , et que la tour de la Bertandière qu'il occupe , résonne sans cesse de ses airs dolens et de ses plaintes amoureuses.

LE GOUVERNEUR.

Il est tard cependant , et je croyais le trouver ici.

MORTIMER.

Faisant de la musique au lieu de dormir , il est tout simple qu'il repose durant la matinée.

LE GOUVERNEUR.

Vous l'avez vu hier avant qu'il se couchât. Quel air avait-il , je vous prie ?

MORTIMER.

L'air extrêmement agité. On dirait , depuis quelque tems , que quelque grand chagrin le dévore , ou qu'il médite quelque grand dessein ; je crois entre nous que l'amour...

LE GOUVERNEUR.

Oui , l'amour de la liberté est sûrement la passion qui l'inquiète et qui le rend si rêveur et si mélancolique. Il faut veiller autour de lui plus que jamais. Vous savez que nous n'avons pas à la Bastille de prisonnier plus important , et que , s'il venait à s'évader , c'en serait fait de notre vie.

MORTIMER.

Je le défie bien d'y réussir , supposé qu'il en ait la fantaisie. Comment voulez-vous qu'un malheureux qui n'a ni armes ni instrumens , puisse venir à bout de pénétrer au travers de ces murailles de quinze pieds d'épaisseur , de ces doubles portes ferrées que d'énormes verroux défendent , et de ces fenêtres étroites où quatre rangs de grilles interceptent la lumière du jour. Comment voulez-vous enfin que l'on se sauve de la Bastille ? Il serait , je crois , plus aisé de sortir de l'enfer.

LE GOUVERNEUR.

La précaution , comme on dit , est mère de la sûreté , et pour

n'avoir rien à se reprocher , il ne faut pas se permettre la plus légère négligence.

MORTIMER.

Vous connaissez mon zèle, monsieur, et vous pouvez y compter.

Le GOUVERNEUR.

Ma fille et ma sœur viennent me voir souvent , et lorsque je suis avec elles à l'hôtel du Gouvernement , j'ai bien besoin en effet d'un homme aussi sage et aussi vigilant que vous pour remplir ici ma place , et je serais bien malheureux et bien tourmenté sur tout, si je n'avais pas en vous la confiance que vous méritez.

MORTIMER.

Vous avez en moi de la confiance: je vous suis utile, dites-vous , et vous me refusez votre fille que j'aime , et vous ne voulez point m'unir avec elle par les nœuds les plus saints et les plus doux.

Le GOUVERNEUR.

Je vous ai dit les raisons qui m'en empêchaient , monsieur Mortimer , pourquoi m'obliger à vous les répéter ? Je crois que ma fille ne vous aime point, et je ne lui donnerai jamais pour époux un homme qu'elle n'aura point choisi elle-même.

MORTIMER, à part.

Prisonnier masqué, tu seras libre: ces mots sont ton arrêt. *(Haut.)* Adieu , monsieur le Gouverneur. Mon devoir m'appelle hors d'ici , et je vais le remplir.

Le GOUVERNEUR.

Allez. Aussi bien je vois venir notre prisonnier , et j'aime à être seul avec lui.

SCENE QUATRIÈME.

LE PRISONNIER, *(un masque noir sur le visage.)* LE GOUVERNEUR.

Le GOUVERNEUR.

Ferez-vous aujourd'hui votre partie d'échecs avant dîner, monseigneur ? Vous savez que je suis à vos ordres.

Le PRISONNIER.

Volontiers , monsieur le Gouverneur. *(Ils s'asseyent et le Gouverneur arrange les échecs.)* *Ademi-voix.* Le Roi me traiter ainsi !

Le GOUVERNEUR, occupé du jeu.

Le Roi ! il ne vous a point fait de mal. Je vous ai gagné hier sans le secours du Roi. Vous savez bien que c'est un pion qui vous a fait échec et mat.

Le PRISONNIER, *à demi-voix.*

Et la Reine a pu le souffrir, l'ordonner même ! Une mère !

Le GOUVERNEUR, *ne rêvant qu'à son jeu.*

Vous avez failli me la prendre ma reine : vos tours l'ont poursuivie long-tems.

Le PRISONNIER, *d'une voix plus élevée.*

Mes tours ! Ah ! oui, mes tours, si elles étaient à moi.

Le GOUVERNEUR, *toujours à son jeu.*

Elles étaient bien à vous en commençant ; qui aurait pu vous les disputer ?

Le PRISONNIER, *avec explosion.*

Que ne peut le feu du ciel les réduire en cendres et m'ensevelir sous leurs débris fumans !

Le GOUVERNEUR, *très-étonné.*

Ciel ! qu'entends-je ? et de quelles tours parlez-vous donc, Monseigneur ? Vous voulez que le feu du ciel descende sur notre échiquier ?

Le PRISONNIER, *à part.*

Me serais-je trahi ? Feignons, s'il en est tems encore, (*Haut et continuant de jouer*). Je pose ici mon fou ; vous ne vous y attendiez pas, sans doute.

Le GOUVERNEUR.

Et moi, je mets ici mon cavalier. (*À part*). Parlait-il des tours de la Bastille ? j'en ai peur. (*Ils restent quelques minutes sans jouer*). Prenez garde à votre roi, monseigneur ; il est en prise.

Le PRISONNIER, *retombant dans sa rêverie.*

Mon roi ! est-ce que j'ai un roi ? un tyran, oui un tyran ! Tout ici est tyran pour moi, tout, tout, tout, jusqu'à toi-même... Je m'égare. (*Il se lève*).

Le GOUVERNEUR, *se levant aussi.*

Quelle fureur vient de vous saisir, monseigneur ! seriez-vous encore malade, et voulez-vous que je fasse appeler le médecin ?

Le PRISONNIER, *d'un air réfléchi et sombre.*

M. de Saint-Mars, écoutez-moi : J'ai cru qu'en vous cachant jusqu'à ce moment ce que j'ai appris sur mon sort, vous finiriez par me laisser un peu plus de liberté que je n'en ai ; vos précautions sont toujours aussi sévères, et mes efforts d'ailleurs ont été inutiles pour renfermer ce fatal secret : il vient de m'échapper malgré moi, et je ne dois plus dissimuler, quoique j'aie tout à craindre. Je suis le frère du Roi. Vous palissez ! Ces mots qui portent l'effroi dans votre ame, je les répète pour vous bien convaincre que je ne parle pas en étourdi, et que je suis sûr, autant qu'on peut l'être, de ce que j'ayance. Oui, monsieur, je suis le frère jumeau du Roi Louis XIV., actuellement régnant, et Louis XIII fut mon père.

Le GOUVERNEUR, *un peu remis de sa frayeur.*

Quelle chimère, monseigneur ! Vous n'êtes pas encore bien remis de votre dernière maladie. Vous avez eu une fièvre chaude avec des transports au cerveau, des délires, etc. ; et je crains . . .

Le PRISONNIER.

Il n'est pas question de transports ni de fièvre chaude. Je ne rêve point ; je n'ai point les sens aliénés, et ce que je vous ai dit est la vérité même.

Le GOUVERNEUR.

Et sur quelle preuve le croyez-vous ? Puisque vous conservez toute votre raison, vous allez sans doute l'invoquer pour appuyer une assertion aussi extraordinaire.

Le PRISONNIER.

J'ai vu deux lettres, celle que le cardinal Mazarin vous a écrite, celle que le feu Roi a écrite au cardinal ; et j'ai d'autres indices de ma naissance qui ne sauraient me tromper.

Le GOUVERNEUR, *feignant un air tranquille.*

Une lettre du roi au cardinal, une autre du cardinal à moi ! je veux mourir à l'instant même, si je comprends un mot de tout cela.

Le PRISONNIER.

Vous feignez de ne pas l'entendre, monsieur le Gouverneur ; vous souvient-il néanmoins du tems où vous me déteniez dans votre Château de Bourgogne ?

Le GOUVERNEUR.

Ce tems n'est pas encore si éloigné que j'en aie perdu la mémoire.

Le PRISONNIER.

Vous souvient-il qu'un jour vous laissâtes la clef à une cassette qui renfermait des papiers précieux ? (*Voyant qu'il pâlit*). Ne vous troublez point de nouveau, et écoutez-moi sans changer de couleur. J'ai à vous apprendre des choses qui vous étonneront bien davantage. Poussé par je ne sais quel instinct vague et impérieux, qui m'a toujours averti de ma grandeur, et brûlant de savoir s'il ne me trompait pas, le jour que vous laissâtes cette clef, j'ouvris la cassette mystérieuse, et j'y lus ces deux lettres, témoins irrécusables de ma naissance et garants certains de ce que je suis.

Le GOUVERNEUR.

Faibles indices que cela ! ces lettres sont supposées, elles sont l'ouvrage d'un de mes secrétaires qui me barbouillait deux ou trois rames de papier par jour, pour attraper, disait-il, le style et le caractère des ministres, et que je chassai, ne voulant pas auprès de moi d'un homme qui contrefaisait les écritures.

Le PRISONNIER.

Votre réponse est bien plus faible que ma demande, monsieur

le gouverneur : mais il me reste d'autres moyens de vous confondre. (*Tirant un portrait de sa poche*). Reconnaissez-vous ce portrait?

Le GOUVERNEUR.

Ciel ! que vois-je ? c'est celui du roi.

Le PRISONNIER.

J'ai la permission de me démasquer quand je suis seul avec vous. (*Il ôte son masque*). Comparez maintenant ce portrait avec mon visage, et dites-moi s'il est possible de se plus ressembler.

Le GOUVERNEUR, *feignant toujours*.

Il y a en effet beaucoup de rapports entre vos deux physionomies : mais c'est un pur effet du hasard. Le hasard est quelque fois si bizarre dans ses jeux !

Le PRISONNIER.

Non monsieur, non. Cette ressemblance n'est point un effet du hasard, mais un ordre de la nature qui a voulu que les personnes formées du même sang eussent les mêmes traits. Je suis né à 8 heures du soir, le 5 septembre 1638. Le roi Louis XIV mon frère, est né le même jour, entre midi et une heure. Informé de cette naissance précipitée, et sachant que le droit d'aînesse n'est jamais bien constaté entre deux jumeaux, le roi en conçut le plus grand chagrin ; le plaisir d'être deux fois père, le même jour, ne put tout-à-fait lui faire oublier qu'il était roi. La voix de la politique étouffa en lui celle du sentiment, et l'amour qu'il avait pour son peuple, l'emporta enfin sur celui qu'il devait à son fils. Il craignit qu'étant devenu majeur, je ne réclamasse les droits que le ciel me donnait à la couronne, qu'une partie de ses sujets ne se soulevât en ma faveur, que des guerres civiles, des émeutes populaires et les troubles les plus affreux ne fussent la suite de cette insurrection. Vous occupiez alors une place auprès de lui : il avait pour vous de la confiance, une sorte d'amitié même. Il me remit entre vos mains sous la foi du plus inviolable secret, vous ordonna de me couvrir le visage d'un masque, de veiller sur moi nuit et jour, et de ne laisser approcher de moi que des mercenaires dont vous auriez acheté la discrétion soit par des présens soit par des menaces.

Le GOUVERNEUR, *à part*.

Puisqu'il sait tout, parlons avec franchise. Il serait inutile de dissimuler. (*Haut d'un ton ferme et résolu*). Vous ne dites pas tout, monseigneur, savez-vous qu'on m'a ordonné de vous tuer de ma propre main au moment où vous serez instruit du secret de votre naissance ?

Le PRISONNIER.

Eh bien, frappe, si tu l'oses, le frère de ton souverain, et baigne-toi dans le sang d'une victime de la politique des rois. Frappe, que tarde-tu ?

LE GOUVERNEUR.

Cette politique me dit qu'il ne faut point commettre de crimes inutiles, et elle ne m'a point encore dicté l'ordre de votre mort : mais cette mort est plus près de vous que jamais, monseigneur. Depuis que le plus fatal secret vous est connu, je dois redoubler de soins, d'attentions et de sévérité pour empêcher que la nation ne le découvre, et au moindre soupçon que j'aurai d'une indiscretion de votre part, ce pistolet me dégagera du terrible et nécessaire serment que j'ai fait à l'auteur de vos jours. Ne voyez point de cruauté dans cette résolution, monseigneur ; je ne suis pas inhumain ; je ne suis pas féroce ; mais votre secret une fois divulgué, on peut chercher à vous enlever, et la France serait perdue, s'il arrivait un pareil malheur, et je dois faire un petit mal pour en empêcher un plus grand, que dis-je ? je voudrais que ces murs fussent d'airain ; je voudrais que l'air, que la lumière ne pussent même vous approcher ; tellement je suis jaloux de vous conserver la vie ; je voudrais que le souffle même de votre respiration ne pût indiquer à aucun être vivant que vous êtes renfermé ici, et qu'il n'y eût que moi dans l'univers qui eût le droit de vous voir, de vous parler, et de vous entendre. Ce sont mes porte-clefs qui, jusqu'à ce moment, ont pourvu à tous vos besoins ; ce sont eux qui viennent chaque jour vous apporter votre nourriture : ce sera moi désormais : il n'y aura plus que moi qui entrerais dans votre prison. Je vous servirai seul, et loin de m'abaisser par un pareil emploi, je m'honorerai à mes propres yeux, et j'ose croire que vous ne m'estimerez pas moins. Je vais d'abord ordonner que votre garde soit doublée, et je reviendrai prendre mes fonctions auprès de vous. Remettez votre masque, monseigneur, et songez bien qu'il y va de votre vie à le quitter devant d'autres yeux que les miens.

SCENE CINQUIEME.

LE PRISONNIER, *seul.*

Ce n'est point pour ma vie que je crains, mais pour celle de tant de millions de Français à qui il importe que je ne sois pas connu. C'est la politique seule qui le dirige dans tous ses mouvemens, et ce vieux respect que l'on a pour les rois. C'est l'humanité qui me fait agir, et je me cache pour n'être pas la cause des plus grands malheurs (*Il remet son masque*). Il a beau prendre des précautions cependant, l'amour de la liberté fait faire des miracles, et j'espère qu'Anastase qui compatit à mes peines, me tiendra la promesse qu'il m'a faite... J'entens du bruit... C'est lui sans doute : je ne m'étais pas trompé.

SCENE SIXIEME.

ANASTASE, LE PRISONNIER.

ANASTASE.

Je quitte M. de St.-Mars. Aurait-il quelques soupçons de notre projet, monseigneur ? Il vient de donner des ordres plus sévères que jamais : il ne veut plus que les ponts-levis soient baissés pour personne. Il fera, dit-il, entrer les provisions par une fenêtre de son appartement qui donne du côté de l'Arsenal. Il a enjoint au lieutenant de roi, au major et à l'aide-major de monter la garde eux-mêmes, et de ne pas s'enfier aux soldats. Il paraît craindre qu'on ne vienne vous enlever, et qu'on ne tente le siège de cette forteresse. Les treize canons de la plate forme sont chargés et braqués, et la Bastille a plus que jamais l'air d'une citadelle que l'on se dispose à attaquer. Persistez-vous dans le projet que vous avez conçu de vous évader ?

LE PRISONNIER.

Si j'y persiste, mon cher Anastase ! Le Gouverneur m'a assuré que je ne verrais plus que lui : il me condamne par conséquent à ne plus voir sa fille que j'adore, et je la verrai peut-être chez la célèbre Ninon de Lenclos où tu m'as dit qu'elle se rendait quelque fois. Je la verrai hors de la Bastille, et tu crois que je pourrais encore y demeurer un instant ?

ANASTASE.

Je vous accompagnerai dans votre fuite : je vous en fais le serment : mais songez que nous courons les plus grands dangers : le lieutenant du roi, Mortimer, nous servira, il est vrai, de tout son pouvoir ; mais il peut lui-même être découvert et puni. Au moindre bruit que nous ferons, les sentinelles tireront sur nous, et nous serons fusillés ou poignardés sans miséricorde, si l'on soupçonne que nous nous évadons.

LE PRISONNIER.

Eh ! que m'importe ? je braverai mille morts dans l'espoir de revoir Mathilde : l'amour que j'ai pour elle, est mille fois plus fort en moi que celui de la liberté, et ces deux amours réunis m'aveuglent sur tous les obstacles et les périls qui nous environnent. Le Gouverneur peut revenir, mon cher Anastase. Ne perdons pas le tems dans un plus long entretien. Dis-moi cependant les moyens que tu emploieras pour que notre projet réussisse.

ANASTASE, *montrant la fenêtre*

Vous avez fait à cette fenêtre une ouverture assez grande pour que votre corps puisse y passer.

LE PRISONNIER.

Où, depuis soixante nuits, je transporte pièce à pièce mon lit près de cette muraille, je grimpe jusqu'à la fenêtre par le moyen des matelas que j'entasse, et avec la petite scie que tu m'as donnée je suis parvenu à couper deux barreaux.

ANASTASE, *lui donnant une échelle de soye.*

Eh bien, voilà une échelle de soye que je suis parvenu à faire moi avec de vieilles robes de ma femme, que j'ai défilées fil à fil. La nuit, dans quelques heures, sera bien noire. Vous mettriez un trop long tems à transporter votre lit et à entasser vos matelas, et vous vous servirez de cette échelle pour monter. J'en ai une autre que je vous jetterai en dehors pour descendre. Mortimer est de garde à l'extérieur de la tour où nous sommes. Il m'a dit qu'il trouverait les moyens de distraire les soldats pendant que vous vous glisserez par le moyen de l'échelle. Je vous attendrai dans les fossés ; et, dès qu'une fois nous y serons, nous les suivrons jusques au corps de garde qui est du côté de la rivière, et si nous pouvons y arriver sans accident, croyez que nous serons bientôt libres.

LE PRISONNIER.

J'observerai tout ce que tu me dis. Tu ne m'apprens point cependant si tu as fait remettre ma lettre à mademoiselle Ninon de Lenclos. Cet article est le plus important et tu l'oublies.

ANASTASE.

Hélas ! monseigneur, que puis-je vous dire à cet égard ? J'ai confié cette lettre à un de nos pourvoyeurs que je connais depuis long-tems, et à qui, sans toutefois vous nommer, j'ai promis, en votre nom, une forte récompense. Il l'aura portée à son adresse, s'il est honnête homme, et nous sommes perdus, s'il ne l'est pas.

LE PRISONNIER.

Il n'a aucun intérêt à nous trahir, et il en a un assez grand à nous être fidèle, puisque tu lui as promis une forte récompense. Mais à propos de récompense, mon cher Anastase, tu me fais beaucoup plus généreux que je ne puis l'être, et je crains bien que ta promesse ne soit sans effet. La peur qu'on a que je ne corrompe quelque domestique, m'a fait condamner par mes despotes à une privation absolue d'argent et de bijoux, et ne sais-tu pas que ne manquant de rien relativement à la vie et à l'habillement, je manque de tout ce que je voudrais donner ? Je reçois des services de tout le monde, et je n'en puis rendre à personne. Tu m'as servi par humanité seulement et sans la moindre vue d'intérêt. Je ne t'ai pas fait présent d'une obole à toi que j'aurais voulu, que j'aurais dû combler de bienfaits. Que puis-je donc offrir hélas ! au messenger dont tu me parles ?

ANASTASE.

J'oubliais en effet qu'on ne vous a laissé aucune faculté à cet

égard. Je conviens que , touché de votre sort , de votre jeunesse infortunée et des vertus que vous m'avez fait paraître , je vous ai obligé gratuitement , et pour le plaisir seul de vous obliger : mais vous aurez besoin d'argent , quand vous serez hors de la Bastille : permettez donc que je goutte ce plaisir jusqu'au bout , et daignez accepter cette bourse qui renferme les fruits chétifs de mes épargnes. (*Il lui présente une bourse.*)

Le PRISONNIER.

Qui ? moi ? te dépouiller ainsi , mon cher Anastase !

ANASTASE.

Je vous en conjure , monseigneur ; je vous le demande à genoux

Le PRISONNIER.

O sublime abaissement ! ô grandeur d'âme sans exemple ! La pitié que j'ai en vain attendue de mon barbare gouverneur , je la trouve dans son domestique ! dans un porte-clefs de la Bastille ! (*Le relevant et refusant la bourse.*) Leve-toi , mon ami. Nous ne sommes pas encore délivrés de nos chaînes , et je verrai ce que j'aurai à faire si notre projet réussit. (*A part.*) Je ne voudrais être roi que pour le récompenser. (*Haut.*) Va à ton poste ; mon ami ; je ne tarderai pas à te rejoindre. J'entends gronder les verroux. C'est le gouverneur qui monte.

SCENE SEPTIEME.

ANASTASE, EUSEBE (*tenant à la main un buffet portatif où se trouve le diner du prisonnier.*) LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER.

Le GOUVERNEUR.

Eusèbe et vous , Anastase , vous avez servi monseigneur jusques à ce moment , apprenez qu'il n'y aura plus désormais d'intermédiaire entre lui et moi. Ce sera moi qui obéirai à toutes ses volontés ; et si quelqu'un de vous ose porter ici un pied coupable , il est mort. Nous avons là sans doute tout ce qu'il nous faut pour diner. Mettez le couvert et sortez. (*Les deux porte-clefs mettent les plats sur la table ; des servantes auprès et s'en vont sans dire un seul mot. Le Prisonnier et le Gouverneur s'assient et commencent à manger*)

SCENE HUITIEME.

LE PRISONNIER , LE GOUVERNEUR.

Le PRISONNIER , *d'un ton gai et un peu railleur.*

Ainsi donc , monsieur le Gouverneur , vous allez me servir de valet de chambre , d'huissier du cabinet et même de...

Le GOUVERNEUR.

Oui , monseigneur , et pourquoi non ? Au reste , vous voilà en train de rire . et j'aime mieux que vous ayez ce ton-là qu'un autre. Plaisantez à mes dépens tant que vous voudrez , et je serai content , pourvu que vous songiez moins à vos peines : je les partage plus que vous ne pensez , et que ne m'est-il possible de les adoucir !
(*Il tire deux pistolets de sa poche , et les met sur la table.*)

Le PRISONNIER.

Diable , monsieur le Gouverneur ! vous savez que j'aime le blanc manger , et en voilà qui a la meilleure mine du monde. Des ortolans , un faisan bien doré , une tourte de laitance... ! Puis-je vous demander si les vins répondent à la bonne chère ?

Le GOUVERNEUR.

En voici du Rhin , d'Espagne et de Chypre , si vous en désirez. Quant à ceux de France , vous savez que je ne néglige rien pour vous faire boire les meilleurs qu'il y ait en Bourgogne , en Champagne et en Languedoc.

Le PRISONNIER.

Je le sais , et je n'ai point la-dessus le moindre reproche à vous faire. Vous êtes un excellent maître d'hôtel. Mais , monsieur le Gouverneur , vous savez que les officiers de la bouche ne mangent point avec le prince , et que le prince admet à son petit couvert les officiers d'honneur seulement ; comment feriez-vous donc pour vivre si je ne vous permettais point de dîner avec moi ?

Le GOUVERNEUR.

C'est le plus fort qui a fait l'étiquette , monseigneur , et ce n'est pas vous qui l'êtes en ce moment. Si vous vouliez me soumettre à son ridicule cérémonial , vous me rappelleriez tous mes droits , et j'y rentrerais le plus qu'il me serait possible , sans manquer de respect au frère de mon souverain.

Le PRISONNIER , *d'un ton plaisant.*

Voilà un propos qui mérite punition. Holà ! gardes , à moi... ! Vous avez l'air de trembler , monsieur le Gouverneur ! Que craignez-vous donc , je vous prie ? Vous venez de dire que je n'étais pas le plus fort , et je ne l'éprouve que trop. Voyez-vous si mes

coquins de garde obéissent à ma voix ? Je n'en ai pas un seul , et toute une garnison est à vos ordres. Eh pourquoi m'appellez-vous Monseigneur ? C'est bien moi plutôt qui dois vous donner ce titre fastueux. (*D'un ton d'hypocrisie goguenard*). Monseigneur voudrait-il me permettre de lui faire une question ?

Le GOUVERNEUR.

Monseigneur me raille encore : mais n'importe ; je suis prêt à satisfaire ses vœux sur tout ce qui n'a aucun rapport à sa liberté et à son secret.

Le PRISONNIER.

Monseigneur jusqu'à ce moment m'a fourni les livres que j'ai désirés , m'a envoyé de l'encre et du papier quand je lui en ai demandé pour écrire ; monseigneur m'accordera-t-il la même faveur ?

Le GOUVERNEUR.

Non , monseigneur , cela m'est impossible ; Je vous donnerai des livres tant qu'il vous plaira ; il n'en est pas de même pour le second article. Je vous ai permis d'écrire jusqu'à ce moment ; mais aucun de vos manuscrits n'est sorti de la Bastille : vous les avez tous déposés dans mes mains ou dans celles de mes gens dont je suis aussi sûr que de moi-même. Je ne pourrais à présent vous accorder la même permission sans les plus grands inconvénients ; vous pouvez livrer au vent une lettre qui renferme votre secret , et il peut s'évaporer dans les airs comme une légère fumée.

Le PRISONNIER, *reprenant le ton sérieux*.

Je savais ce secret depuis notre départ de Bourgogne , M. le Gouverneur , et je n'ai pas , ce me semble , abusé de la faculté que j'avais de le confier.

Le GOUVERNEUR.

J'ai veillé ou fait veiller sur vous continuellement , je crois que vous ne l'avez pas pu , et de peur que vous le puissiez un jour , je dois vous surveiller encore davantage et vous refuser ce que vous me demandez.

Le PRISONNIER.

Je ne l'ai pas pu , je ne l'ai pas pu : on croirait , à vous entendre , que je suis un être absolument nul , et que ma volonté ne saurait jamais être mise à exécution.

Le GOUVERNEUR.

Et qu'est-ce que vous pouvez en effet , Monseigneur , sans le consentement de celui qui vous gouverne et qui vous tient dans cette prison ?

Le PRISONNIER.

Pas grand'chose , il est vrai , monsieur le Gouverneur : je pourrais cependant prendre lestement un de ces pistolets , que vous venez de mettre sur la table , et vous brûler la cervelle , si j'en

avais la fantaisie. (*Il prend, à ces mots, un des pistolets et le tire en l'air avec la plus grande célérité.*)

Le GOUVERNEUR, se levant de table tout effrayé.

Ciel ! où suis-je ? le sang... la mort... !

Le PRISONNIER.

Rassurez-vous, monsieur le Gouverneur. J'ai tiré en l'air, et vous n'êtes pas même blessé. Rassurez-vous, vous dis-je, et reconnaissez que je puis encore quelque chose, puisque j'aurais pu vous tuer aussi aisément que je vais boire ce verre de vin. (*Il boit sans affectation d'orgueil et avec beaucoup de sang froid.*)

Le GOUVERNEUR.

Quel homme êtes-vous donc, monseigneur ? quelle magnanimité ! quelle grandeur d'âme ! je suis votre tyran, et vous m'avez épargné !

Le PRISONNIER.

Et je vous épargnerais encore pour vous prouver une grande vérité ; c'est que les précautions les plus sévères sont inutiles contre l'homme que dévore le désir de sa liberté, et que l'esclave qui veut fortement briser ses fers, les brise tôt ou tard en dépit de ses satellites. Je vous épargnerais sur tout, monsieur le Gouverneur, par une raison bien puissante qu'il m'est impossible de vous dire en ce moment, et que vous saurez peut-être un jour. Voyons si votre générosité égalera la mienne, et si vous vous montrerez digne du présent de la vie que je viens de vous accorder. Faites-moi ouvrir à l'instant les portes de la Bastille, ouvrez-les vous-même, si vous êtes reconnaissant et rendez la liberté à celui de qui vous tenez le jour.

Le GOUVERNEUR, lui présentant l'autre pistolet.

Voilà ma réponse, monseigneur, vous êtes le frère d'un roi. Vous pouvez vous-même vous faire ouvrir les portes quand je ne serai plus. Il m'est impossible de me déshonorer et de vivre.

Le PRISONNIER, à part. *Mathilde ! Mathilde !*
Pourquoi faut-il qu'il soit le père de Mathilde. (*Haut.*) Geolier aussi obstiné qu'imprudent, tu mériterais que je te punisse ; mais je suis plus clément que toi, que dis-je ? je suis mille fois plus humain ; je n'abuserai point du pouvoir que tu me donnes sur toi : je n'achèterai point ma liberté aux dépens de ta vie : mais je puis l'avoir malgré toi cette liberté adorée. Je suis peut-être à la veille d'en jouir, et vois combien alors tu auras à rougir de ton refus. D'autres rendront à ton bienfaiteur un service qu'il voulait ne devoir qu'à toi. Qui sait même si une fois libre par eux, je ne changerai point de sentimens, et si ma juste fureur ne te dévouera pas aux supplices les plus horribles ?

Le GOUVERNEUR.

Je ne crains rien, monseigneur, avec une âme aussi élevée que la

vôtre on ne se venge point. Vous ne me punirez point d'avoir fait mon devoir ; mais que dis-je ? mon devoir ! songez au vôtre, monseigneur ; oui, c'est le vôtre que j'ose vous rappeler. Vous êtes né avec l'amour de l'humanité , et cette sensibilité précieuse qui est le plus bel apanage d'un mortel , ces rares qualités ont été fortifiées en vous par les bons livres que vous avez lus , par la philosophie dont vous avez fait une étude particulière et suivie dans les écrits de Platon , de Cicéron , de Sénèque : vous craignez de répandre le sang : vous venez de le prouver en épargnant le mien que vous avez tant de raisons de haïr : songez donc à quoi vous exposez, en demandant votre liberté , et sur tout à quoi vous exposez les Français qui sont vos concitoyens , vos semblables , vos frères, quoiqu'ils pussent être vos sujets. On saura à peine votre sortie de la Bastille et le secret de votre naissance , que votre présence suffira pour diviser tout l'Etat. Les ennemis du Roi votre frère , de Louis XIV , aujourd'hui régnant , viendront vous prier de vous mettre à leur tête ; et si vous les refusez , ils combattront en votre nom : votre nom seul les plongera dans les guerres civiles et dans tous les désordres qui en sont la suite. Les Espagnols eux-mêmes , ces fiers Espagnols , si souvent humiliés par l'ascendant victorieux de nos généraux , les Espagnols peut-être viendront en foule se joindre aux factieux ; et deux grandes nations seront armées pour la cause d'un seul homme , et le sang coulera de nouveau par torrent dans le plus bel empire de l'univers. (*Se mettant à genoux*). Ah , mon Prince ! ah , Monseigneur ! écoutez la voix de votre conscience , celle de la raison , celle de l'humanité : entendez-les qui vous crient d'avoir pitié de la France , du pays où vous êtes né , et n'exposez point les jours d'un peuple bon et tranquille , qui s'est toujours distingué par la douceur de son caractère et son amour immortel pour ses rois. Mes discours vous touchent , je le vois : je vois couler quelques larmes à travers le masque odieux , mais nécessaire , qui vous couvre. L'humanité l'emporte dans votre cœur sur l'amour de la liberté : vous êtes plus qu'un homme à mes yeux ; vous surpassez tous les héros de l'antiquité la plus reculée , et la postérité qui tôt ou tard saura votre histoire , ne prononcera votre nom qu'avec les transports de l'admiration et du respect.

LE PRISONNIER.

Lève-toi , insensé , et apprends à me connaître. Je ne dirai point le secret de ma naissance ; je ne le révélerai jamais , et j'en jure par l'honneur qui est ma première loi ; je cacherai ce fatal secret , non sans doute pour m'attirer de vains hommages et pour voir mon nom à côté de celui des héros ; je le cacherai , parce que l'humanité me l'ordonne et que la philosophie m'a appris à être généreux. Je ferai plus ; ne crains pas que je t'importune encore pour

obtenir ma liberté ; je ne l'en ferai plus la demande , et je resterai jusqu'à ma mort , enseveli dans ce cachot ; mais à une condition que tu peux remplir : me promets-tu d'y souscrire ? Je te vois d'avance prendre un air sévère : il semble que ton cœur barbare vole au devant de tout ce qui peut me rendre malheureux.

Le GOUVERNEUR.

C'est que vous allez encore me demander sans doute ce qu'il faudra que je vous refuse. Un prisonnier ne songe qu'à faire alléger sa captivité ; un gouverneur doit avoir d'autres pensées. Expliquez-vous cependant , et s'il m'est permis de...

Le PRISONNIER, *l'interrompant.*

J'aime ta fille ; je l'adore ; je l'ai plusieurs fois contemplée de l'oratoire où tu me places pour assister au service divin et lorsque je traverse la cour de ce château pour m'y rendre. Elle balance dans mon cœur l'empire du ciel même et de la divinité. Permits que je la voie de tems-en-tems , même en ta présence , et je resterai à jamais dans cette horrible enceinte , et le château des huit tours sera pour moi le Paradis.

Le GOUVERNEUR.

Je ne doute point que votre amour ne soit pur. J'en juge par la restriction que vous mettez à votre demande : mais en bonne foi , monseigneur , puis-je exposer ma fille et vous aux dangers qui naîtraient pour vous deux et sur tout pour votre secret , de ces entrevues souvent répétées ? Ma fille , à force de vous voir , finirait par vouloir vous connaître ; elle m'accablerait de questions , et comment ferais-je pour y répondre de manière à ne pas la tromper et à ne pas vous compromettre ? Un amour que l'on nourrit d'ailleurs est un feu qui ne fait qu'augmenter : il peut finir par vous consumer et vous rendre si nécessaires l'un à l'autre , qu'il faudra que vous mariez.

Le PRISONNIER.

Qui empêcherait qu'un hymen clandestin ?...

Le GOUVERNEUR.

Il y a trop de disproportion entre ma fille et vous , Monseigneur , pour qu'elle soit votre épouse et vous ne m'estimez point assez peu pour espérer que je la laisse devenir votre maîtresse.

Le PRISONNIER.

Trop de disproportion ! trop de disproportion ! je voudrais être seul. Laissez-moi

SCÈNE NEUVIÈME.

LE PRISONNIER, *seul.*

Il ne veut pas que je voie sa fille même devant lui ; il m'interdit sa présence pour jamais , et il croit que je resterai ici ? Mathilde, l'adorable Mathilde m'aurait embelli ce séjour d'horreur. Fuyons, puisque le charme qui me retenait en ces lieux est dissipé. Profitons de l'occasion qui se présente, moyennant l'échelle de soie que m'a apportée Anastase, et les barreaux de fer que j'ai coupés à cette fenêtre. Je puis me rendre libre : rien ne m'arrête plus, fuyons... Insensé ! que vais-je faire ? J'expose par mon évasion la vie du père de Mathilde : il répond de moi sur sa tête, et sa mort est certaine dès qu'on saura que je suis échappé. Quel est son crime envers moi pour le traiter de la sorte ? quel mal m'a-t-il fait et que puis-je lui reprocher ? Il remplit son devoir en me retenant en ces lieux, il obéit au Roi mon frère, au Ministre ; et je le punis d'être resté fidèle à ses maîtres. J'accuse le gouverneur de trahison, et c'est moi qui le trahis ! Si je dis mon secret d'ailleurs, si je le laisse pénétrer, que de maux vont s'ensuivre de cette indiscretion cruelle ! Le désordre, la mort, des fleuves de sang et tous les maux qu'entraîne la guerre civile... Marchiali, tu n'as pas un cœur de pierre : tu es né tendre, puisque tu aimes Mathilde ; demeure donc en ce lieu, et meurs-y victime de ton humanité généreuse. C'est la plus belle cause que puisse défendre un homme... Moi, demeurer ici, quand je peux recouvrer ma liberté, un bien qu'on n'a pu me ravir sans blesser les droits les plus sacrés, un bien préférable à tous les trônes du monde ! Non, non, j'en sortirai : mais j'en sortirai sans compromettre Mathilde, et sans plonger ma patrie dans les malheurs les plus affreux. La belle Ninon de Lenclos a dû recevoir ma lettre : allons chez elle ; Mathilde y va quelque fois, accompagnée de sa tante madame de Germilli ; j'y verrai Mathilde, je lui parlerai, j'entendrai le son de sa voix, et je ne dirai mon secret à personne ; et afin que personne ne coure le moindre danger, je me servirai d'un moyen qui étonnera bien mon gouverneur barbare : mais les murs de la Bastille ont des oreilles, taisons-nous. Voici à-peu-près l'heure que m'a indiquée Anastase. Partons. Adieu, funeste cachot où j'ai versé tant de pleurs ; repaire affreux de la vengeance, adieu : je ne vous reverrai plus, c'en est fait, à moins qu'un ordre de Mathilde ne me ramène au milieu de vous. (*Il lance l'échelle de soie, dont le crampon s'attache au haut de la fenêtre, il l'escalade et disparaît.*)

SCENE DIXIEME.

LE GOUVERNEUR (*seul, ouvrant lui-même les portes, les refermant et tenant de grosses clefs*).

Le Prince est dans sa chambre, sans doute, écoutons. (*Il applique l'oreille à la porte de la chambre du Prince. Je n'entends pas de bruit. Il est couché peut-être; il doit avoir besoin de repos, il a été si agité tout aujourd'hui. Profitons de ce moment pour faire transporter ici mon lit, car il faudra que je couche auprès de lui dorénavant. Depuis qu'il se connaît, depuis que par la maudite cassette il est instruit du secret de sa naissance, quels soins ne dois-je pas prendre pour l'empêcher de s'évader? J'ai le sommeil très-léger; je l'entendrai au moindre bruit qu'il fera; et aussi-tôt je serai sur pied. Des prisonniers aussi bien gardés que lui ont trouvé le moyen de se sauver de la Bastille: empêchons qu'un pareil malheur ne se renouvelle. Mais, ciel! que vois-je?... Des barreaux entr'ouverts!.... Ah! malheureux! Il a fui, et je suis perdu. Voyons s'il ne serait pas dans sa chambre. (Il regarde dans la chambre, revient sur la scène tout égaré, et crie de toute sa force: Alerte! alerte! aux armes! aux armes! aux armes!*

SCENE ONZIEME.

MORTIMER, *suivi du Major, de l'Aide-Major et de plusieurs Porte-clefs et Invalides*; LE GOUVERNEUR.

Le GOUVERNEUR.

Un prisonnier s'est évadé, mes amis, et le prisonnier de la plus grande importance: nous sommes perdus, si nous ne parvenons point à le rattrapper. Vous, monsieur le Major, allez dans la grande cour et emparez-vous de toutes les issues. Vous, monsieur l'Aide-Major, tenez-vous près des ponts-levis, de peur qu'on ne les baisse à l'aide de quelque trahison; et vous, Mortimer, descendez dans les fossés et visitez les coins et recoins. (*Aux soldats*). Suivez-moi, vous-autes, et venez m'aider à faire par tout la ronde.

SCENE DOUZIEME.

MORTIMER, seul.

Il m'ordonne de visiter les fossés : pouvait-il me confier un emploi qui fût plus favorable au fugitif ? Grâce à mes secours, il les a déjà presque entièrement traversés, et je vais lui en porter de nouveaux, pour apprendre à vivre à monsieur le Gouverneur.

FIN DU PREMIER ACTE.

 ACTE DEUXIEME.

Le Théâtre représente l'appartement de Nino

SCÈNE PREMIERE.

NINON, seule, une lettre à la main.

JE ne reviens pas de cette aventure. Un prisonnier, que je ne connais pas, m'écrit une lettre qu'il ne signe point, me prie de le recevoir chez moi et de lui accorder un entretien particulier; il m'assure que je peux lui rendre le plus grand service. Ah! qu'il vienne, qu'il paraisse. Il est si doux d'obliger les malheureux!.. Ce prisonnier cependant peut me compromettre; c'est peut-être un criminel d'état, et sa visite peut avoir pour moi des suites fâcheuses, mais aussi il peut être innocent, il peut être la victime du ressentiment de quelque ministre. Depuis que le cardinal de Richelieu a fait périr dans les cachots tant de citoyens qui n'avaient commis d'autre crime que de lui déplaire, nos ministres ne sont pas fort délicats dans leurs vengeances: les violences de toute espèce ne leur coûtent rien. Ce prisonnier aura eu le sort de mille autres; il faut l'écouter d'ailleurs pour savoir quel est son crime, et ne pas suivre la méthode de certaines gens, qui est de condamner sans entendre. Si c'était monsieur de Lauzun qui voulût agréablement me surprendre... Il a été envoyé depuis peu à la citadelle de Pignerol, et tout son crime a été d'avoir tourné la tête à mademoiselle de Montpensier (1). Il s'est peut-être sauvé de la prison, et peut-être il vient en secret me demander un asile. Ah! si c'était lui, que j'en serais charmée! Je voudrais de tout mon cœur que déjà il fût arrivé... Holà, quelqu'un.

 SCENE DEUXIEME.

NINON, UN DOMESTIQUE.

NINON.

N'est-il venu personne me demander?

(1) Mademoiselle Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de mademoiselle Montpensier, était fille de Gaston duc d'Orléans: elle était intrigante comme son père, et aimait beaucoup Lauzun.

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi, Madame, une voiture entre à l'instant dans la cour. C'est mademoiselle de Saint-Mars et madame de Germilli, sa tante.

N I N O N.

Mademoiselle de Saint-Mars ! je serai charmée de la recevoir. Qu'elle entre. Il doit venir une autre personne pour me voir ; vous m'avertirez dès qu'elle sera arrivée.

SCENE TROISIEME.

NINON, *seule.*

Je verrai avec plaisir ces deux dames ; j'aurais mieux aimé cependant qu'elles choisissent un autre moment pour me rendre visite. Ce prisonnier, voulant me parler tête à tête, sera peut-être fâché de trouver ici du monde. Elles paraissent l'une et l'autre ; il n'est plus tems de les renvoyer.

SCENE QUATRIEME.

NINON, Mme. de GERMILLI, Mlle. de ST.-MARS.

Mme. de GERMILLI, *avec volubilité.*

Bon jour, aimable Ninon, ma nièce est triste, je le suis aussi : nous avons du noir l'un et l'autre, et nous venons ici pour nous distraire de nos chagrins. Votre maison est le rendez-vous de la meilleure compagnie : on y voit des savans, des beaux esprits, des généraux d'armées, des hommes de tout état, de toute condition. On y apprend des nouvelles : il y règne un ton excellent. C'est une école de goût, de raison et de politesse. Mais à propos de nouvelles, savez-vous que ce pauvre monsieur de Lauzun a été mis à la Bastille ? On le dit au moins, et je n'ai pas de peine à le croire : mademoiselle de Montpensier l'aimait au point de vouloir l'épouser. Quelle folie ! la fille de Gaston d'Orléans descendre jusqu'à un simple gentilhomme ! on a bien fait de l'en empêcher. Ces mésalliances sont scandaleuses, et mademoiselle de Montpensier serait devenue la risée de tout Paris. Je doute cependant que monsieur de Lauzun soit à la Bastille : monsieur de Saint-Mars, mon frère, en est gouverneur ; ma nièce et moi nous allons le voir souvent. Je lui ai demandé s'il avait reçu, depuis peu, quelque

nouvel hôte dans son château ; et il ne m'a rien répondu sur cet article. C'est un homme singulier que mon frère : il ne me répond rien chaque fois que je l'interroge sur la Bastille , et j'ignore absolument ce qui s'y passe. Je pourrais cependant lui donner des conseils pour gouverner cette maison , pour en faire un séjour charmant. . . . Mais vous ne parlez pas , vous - autres ; vous voilà toutes deux immobiles , rêveuses. (*A Ninon*). Que pensez - vous de monsieur de Lauzun , mademoiselle Ninon ? pensez-vous qu'en effet il soit à la Bastille ?

NINON.

Non , Madame : on m'a dit qu'il était à Pignerol , et ce sont des personnes bien instruites qui me l'ont assuré. Pignerol est une prison un peu moins rigoureuse que la Bastille , et je crois que monsieur de Lauzun aura moins à souffrir.

Mme. de GERMILLI.

Tant pis , Mademoiselle , tant pis. Est-ce que vous le plaindriez par hasard ? C'est un véritable enjoleur que ce monsieur de Lauzun , et la correction devrait être proportionnée à son audace.

NINON.

Si je vous connaissais moins , Madame , ce discours me ferait croire que vous avez l'ame cruelle , et cependant vous êtes la bonté même. Eh quoi ! vous approuvez qu'on ait ravi la liberté à monsieur de Lauzun , parce qu'il était près d'épouser Mlle. Montpensier ? Songez que la liberté est le droit le plus sacré de l'homme , et qu'on ne peut y attenter sans violer la loi de la nature , de l'humanité et de la raison. Est-ce un crime d'ailleurs que de plaire à une grande Princesse , et faut-il punir les inférieurs qui nous font la cour ? L'amour égale tous les rangs , rapproche toutes les distances ; et quand même il en serait autrement , il n'en faudrait pas moins proscrire les lettres de cachet , comme l'institution la plus tyrannique et la plus contraire au bonheur des citoyens.

Mme. de GERMILLI.

Vous parlez toujours à merveille , belle Ninon , et je sens la force et la justesse de vos raisonnemens : je crois cependant que les lettres de cachet ont du bon ; mon frère ne serait rien sans elles : c'est par elles qu'il est devenu gouverneur , qu'il tient une bonne maison , une bonne table , qu'il a un grand nombre de valets , et que . . .

NINON , *souriant*.

Votre réponse est victorieuse , et vous sentez bien que je ne dois rien y répliquer. Je ne vous dirai qu'un mot. Il vaudrait mieux n'être rien , il vaudrait mieux ne pas vivre peut-être que d'occuper certaines places. Vous ne m'entendez pas trop , ce semble : mais le respect que je vous dois et l'estime que j'ai pour monsieur votre frère m'empêchent de m'expliquer davantage. Vous êtes

triste, m'avez-vous dit d'abord ; vous ne pouviez arriver plus à propos pour m'égayer. Je donne un bal ce soir, et je compte....

Mme. de GERMILLI.

J'y danserai, vous y danserez aussi, ma nièce... Attendez, il me vient une idée. Si nous allions nous déguiser, cela ne serait pas mal, n'est-ce pas ? vous en êtes de la jeunesse, et moi....

NINON.

Mademoiselle n'a pas besoin de se déguiser pour ressembler à cette divinité charmante. Qu'elle reste comme elle est, et la métamorphose frappera tous les yeux.

Mme. de GERMILLI.

Ah ! oui, c'est Hébé, c'est Flore. Pour moi qui n'ai pas tout-à-fait son âge, je veux révenir ici en majestueuse Junon ; et si j'y trouve quelque moderne Pâris, je ne doute point qu'il ne me préfère à Vénus et ne me donne la pomme.

SCENE CINQUIEME.

UN DOMESTIQUE, *les Précédens.*

Le DOMESTIQUE.

Un Monsieur, qui n'a pas voulu dire son nom, demande à parler à Madame.

NINON, *à part.*

C'est mon prisonnier, sans doute. (*Haut.*) Qu'il entre. Ce Monsieur me demande une audience particulière. (*À madame de Germilli.*) Voulez-vous bien, Madame, passer dans la galerie voisine avec mademoiselle de Saint-Mars ; puisque votre intention est de rester au bal, vous y trouverez des dominos et plusieurs autres habits dont vous disposerez à votre fantaisie.

SCENE SIXIEME.

LE PRISONNIER, NINON.

Le PRISONNIER, *avec un masque sur le visage.*

Le bruit de votre réputation est venu jusqu'à moi, Mademoiselle ; votre nom a percé à travers les triples portes et les triples barreaux de ma prison, et je viens vous rendre l'hommage que doit tout mortel à l'esprit et à la beauté.

NINON, *à part.*

C'est Lauzun : il a sa taille et à peu-près sa voix. Voyons où il en veut venir. (*Haut*) Vous plaisantez à merveille, monsieur le Masque : vous avez su que je donnais aujourd'hui un bal, et vous venez pour m'y intriguer peut-être et vous y amuser à mes dépens.

Le PRISONNIER.

Moi, Mademoiselle, avoir une pareille intention ! Ah ! si vous me connaissiez, comme vous changeriez d'idée !

NINON.

Je pourrais vous connaître par vos nom et surnoms, et avoir l'air de les ignorer, pour ne pas vous troubler dans vos plaisirs. Comment se porte-t-on à Pignerol ? donne-t-on des bals dans ce pays-là ? s'y amuse-t-on comme à Paris ?

Le PRISONNIER, *à part.*

A Pignerol où j'ai été si long-tems !... Me connaîtrait-elle en effet ? Je tremble. (*Haut avec embarras*) A Pignerol, Mademoiselle, on doit regretter beaucoup de ne pas trouver des objets qui vous ressemblient. Au reste, n'ayant jamais été à Pignerol, je ne sais qu'imparfaitement ce qui s'y passe.

NINON.

Si vous n'aviez jamais été à Pignerol, vous seriez, ce me semble, moins embarrassé pour répondre : deux raisons au surplus peuvent vous attirer chez moi ; comme l'amour que mademoiselle de Montpensier vous a temoigné n'est pas un grand crime, et qu'il ne méritait point qu'on vous ôtât votre liberté, il se peut qu'on vous l'ait rendue, et qu'ayant appris que je donnais un bal, vous veniez ici seulement pour vous distraire. Il se peut aussi que vous vous soyiez échappé de Pignerol, que vous ayiez pris ce déguisement pour vous soustraire à la poursuite de vos ennemis, et que connaissant mon amitié pour vous, vous veniez me prier de faire briser vos chaînes et vous faire rendre votre liberté. Lequel des deux est vrai, je vous prie ? l'un et l'autre réussiront auprès de moi, et m'efforcerai de vous être utile si vous voulez, agréable si cela vous convient, et, ce qui vaudra mieux, l'un et l'autre à la fois, si vous l'exigez de celle qui se glorifie toujours d'être votre amie et votre servante : *elle te salue.*

Le PRISONNIER.

J'ignorais, je vous jure, qu'il y eût aujourd'hui un bal chez vous, Mademoiselle, et ce n'est pas l'espoir de m'y égayer qui m'y a fait venir. Ma lettre a dû vous apprendre...

NINON.

Monsieur, de pareilles lettres sont des ruses innocentes que l'on emploie quelquefois pour mienx cacher son jeu, je ne suis pas dupe de ces finesses, et tenez, pour ne pas vous fatiguer plus long-tems

par des interrogations indiscrettes , je sors un moment , et je vous ramènerai deux dames charmantes avec lesquelles vous pouvez ouvrir le bal masqué , et qui , par leur figure et leur esprit , sont dignes de faire assaut de lutinerie et de plaisanterie avec vous.

SCENE SEPTIEME.

LE PRISONNIER , *seul.*

Est-il une situation plus malheureuse que la mienne ? je brave mille dangers pour sortir de la Bastille : j'en triomphe par le plus grand des hasards , et j'arrive ici dans l'espérance d'y voir la personne que j'aime. Celle qui pourrait seule me procurer ce bonheur , Ninon , l'inconcevable Ninon , me laisse à peine le tems de lui expliquer mon affaire : elle me prend pour un autre , me persille ; et enchaîné par l'honneur , l'humanité et mes sermens , je n'ai pas le droit de la déromper , je n'ai pas celui de me faire connaître. J'étais venu ici pour y voir mademoiselle de Saint-Mars , et il faudra peut-être que j'en sorte sans l'avoir vue. Mais que dis-je ? Elle paraît à mes yeux ! c'est elle-même. Aurai-je la force de supporter mon bonheur ? Puissances du ciel !...

SCENE HUITIEME.

NINON , MATHILDE , LE PRISONNIER.

NINON , à Mathilde au fond du théâtre.

Vous n'avez jamais rencontré M. de Lauzun , dites-vous , vous ne le connaissez pas même de vue ?

MATHILDE.

Non , mademoiselle ; mais ciel ! quel objet se présente à mes yeux ? C'est lui-même : mon cœur le reconnaît : mes genoux se dérobent sous moi. Ah ! mademoiselle , reconduisez-moi hors d'ici , je vous prie , je ne pourrais pas y rester encore deux minutes sans mourir. *Ninon reconduit Mathilde évanouie.*

SCENE NEUVIEME.

LE PRISONNIER , *seul.*

N'apercevrai-je donc jamais que l'aurore du bonheur ? C'est

Melle. de Saint-Mars, je n'en saurais douter. Elle se trouble, pâlit en ma présence et me fuit comme un ennemi redoutable. Ah ! de quel espoir m'étais-je flatté ? Elle me hait sans doute ; elle me déteste. Sortons et ne cherchons pas à m'assurer d'un malheur qui n'est que trop certain.

SCENE DIXIEME.

NINON, LE PRISONNIER.

NINON.

Arrêtez, monsieur, arrêtez ! vous êtes venu ici pour me prier de vous rendre service, et je ne sais pas encore en quoi je puis vous être utile. Pourquoi me priver de la sorte du plaisir de vous obliger ?

LE PRISONNIER.

Et pourquoi me priver moi-même de celui que j'aurais eu à vous mettre dans la confidence de mes malheurs ? A peine j'ouvre la bouche pour vous implorer que vous me supposez des projets d'amusemens qui sont très-loin de ma pensée, et que me prenant pour un autre, vous me raillez sur mon déguisement. Ah ! mademoiselle, que vous m'auriez traité autrement, si vous saviez combien je suis infortuné !

NINON.

Pardon, monsieur, et mille fois pardon de mon étourderie. Je commence à croire en effet que vous n'êtes point monsieur de Lauzun. Mademoiselle de Saint-Mars vient de me le confirmer ; elle se trouve mieux : mais qui donc êtes-vous, je vous prie, pour avoir produit une si grande révolution dans l'ame et tous les sens de cette jeune personne ? Elle est à peine remise de son émotion, et je l'ai laissée dans les bras de sa tante qui lui prodigue les soins de l'amitié et qui ne tardera pas à la rappeler à la vie.

LE PRISONNIER.

Vous me demandez qui je suis, mademoiselle ; ne me faites jamais cette question ; je ne puis rien vous répondre : mais mademoiselle de Saint-Mars m'a reconnu sans doute, puisque j'ai fait sur elle une si vive impression. Ne vous a-t-elle rien dit de ce qui me concerne ?

NINON.

« C'est lui, vous l'avez vu ; vous ne direz pas que j'extravague ; c'est bien lui » — Qui lui ? Qu'entendez-vous par lui, aimable Mathilde ? — « C'est lui que j'entens, lui, lui, lui seul. » Voilà à peu près quel a été notre dialogue durant qu'elle se trouvait mal.

Je n'ai pas pu lui arracher d'autres paroles. Je sais que vous êtes
lui et voilà tout.

Le PRISONNIER.

Il est vrai que jusqu'à présent, je n'ai en que ce nom pour elle :
 mais, aimable Ninon, oserais-je vous demander si, lorsqu'elle a
 prononcé ce *lui* tant de fois et avec tant d'agitation, elle avait
 l'air du courroux, de la compassion ou de la haine.

NINON.

Je vous le dirai, monsieur, lorsque vous m'aurez appris qui
 vous êtes. La confiance est ordinairement le prix de la confiance,
 et plus vous serez discret, plus je dois être silencieuse.

Le PRISONNIER.

Et ne le voyez-vous pas qui je peux être ? ne le devinez-vous
 pas ? l'accent de ma voix en vous parlant n'est-il pas celui de la
 douleur, de l'amour malheureux et presque du désespoir ? Cet
 horrible masque de fer que le sort me condamne à toujours porter
 en public, et par qui mes traits sont meurtris et défigurés, le
 mystère que j'ai employé pour m'introduire chez vous, mes
 alarmes sur mademoiselle de Saint-Mars la fille d'un gouverneur
 de la Bastille...

NINON.

De la Bastille !.. Quel trait de lumière ! Seriez-vous le prison-
 nier au masque de fer, dont j'ai entendu parler tant de fois ?
 (*Elle touche son masque avec la main.*) Comment jusqu'à ce
 moment ai-je pu m'y méprendre ? Le métal odieux qui vous
 couvre, peut-il me laisser encore dans l'incertitude ? Ah ! pardon-
 nez, illustre infortuné, pardonnez à la manière dont je vous ai
 parlé tantôt. Il n'est pas aisé de distinguer aux flambeaux la ma-
 tière de votre masque. Séduite par la couleur, j'ai cru... par-
 donnez encore une fois : j'ai manqué de respect au malheur. C'est
 un crime, que dois-je faire pour le réparer ?

Le PRISONNIER.

J'aime mademoiselle de Saint-Mars ; je l'adore et je sens que
 je mourrai plutôt que de cesser de l'aimer. Il serait trop long peut-
 être de vous raconter comment cet amour a pris naissance
 dans mon âme, et je dois être avare d'un tems que vous prodig-
 uez, et que vous employeriez bien mieux, si je n'étais pas venu
 vous importuner.

NINON.

Vous, m'importuner ! Oh ciel ! Ah ! gardez-vous bien de le
 craindre. Parlez, monsieur, parlez, sans vous imposer une loi qui
 me priverait du plaisir que je me promets à vous entendre. Vous
 aimez Mathilde, dites-vous, et assurément je n'en suis pas sur-
 prise : mais les prisonniers à la Bastille sont si étroitement serrés,
 ils ont si peu de communication même avec ce qui les environne,

que j'ai peine à concevoir comment cet amour a pu naître en vous , et comment sur tout vous avez pu briser des fers que la vengeance des ministres rend quelquefois éternels , et qui , forgés par le despotisme , sont aussi durs que le diamant. Tout enfin m'intéresse en vous, tout m'étonne, tout élève mon ame jusqu'aux conjectures les plus approchantes de la folie , et j'ai peine à croire ce que je vois , ce que j'entends , ce que je soupçonne , et le peu que vous m'avez dit me donne à peine une faible idée de tout ce que vous m'allez dire.

Le PRISONNIER.

Il est vrai , charmante Ninon , que mon évacion approche du miracle. Je ne suis pas le premier captif cependant qui se soit échappé de la Bastille , et le récit que je vous ferais à cet égard , semblable à beaucoup d'autres , ne soulagerait point mon cœur du fardeau qui l'opprime , et dont il a besoin de se débarrasser. C'est en traversant une cour pour aller chaque jour où la religion m'appelle , que j'ai vu , que j'ai contemplé bien des fois l'adorable Mathilde. Vous savez combien elle est belle ; un seul de ses regards a suffi pour allumer en moi la plus ardente passion. J'ignore si cette passion est partagée. Mathilde s'est quelquefois arrêtée pour me voir passer ; j'ai vu ses yeux fixés plus d'une fois sur les miens : je crois même l'avoir entendue pousser de tems en tems quelques soupirs : mais je ne puis les attribuer qu'à la compassion que mes malheurs ont excitée dans son cœur généreux. L'espèce d'effroi qu'elle vient de témoigner en me voyant , cette révolution subite qu'elle a éprouvée , cette fuite inespérée sur tout , tout me fait craindre que je ne sois pour elle un objet d'horreur. Je n'ai fait que voir Mathilde , en un mot , jamais je ne l'ai entendue , jamais le son de sa voix n'a frappé mes oreilles accoutumées au silence des cachots et à la sombre immobilité de la mort ; et c'est vous dire assez pourquoi j'ai bravé cette dernière en me transportant chez vous. Je n'y suis venu que pour voir Mathilde de plus près , que pour entendre Mathilde , que pour tomber à ses genoux , et lui jurer un amour sans espoir. Daignerez-vous me ménager avec elle un entretien particulier auquel vous serez toujours présente , un entretien où je puisse expliquer devant vous ce qui se passe dans mon cœur , et découvrir quels sentimens animent celui de Mathilde , si je suis aimé enfin , si je suis haï , et si je dois vivre ou mourir ?

NINON.

Le respect que je me dois à moi-même , monsieur , et l'honneur dont j'ai toujours écouté la voix , me défendraient de me prêter à vos desirs , si vous étiez ce qu'on appelle un heureux du siècle , et si le destin ennemi ne contrariait point tous vos vœux : mais votre situation est celle d'un homme qui fait taire tous les

murmures de la délicatesse , et je ne saurais vous refuser sans manquer aux lois plus saintes de l'humanité et de la compassion.

LE PRISONNIER.

Vous le pouvez d'autant moins que mes vœux ont toujours été légitimes et que le mariage a toujours été mon but. J'ai proposé au père de Mathilde de m'unir avec elle par un hymen clandestin. Le barbare n'a jamais voulu y consentir , et connaissant la vertu de Mathilde , pourrais-je désirer autre chose que de l'avoir pour épouse ?

N I N O N.

Je ne vois pas pourquoi monsieur de Saint-Mars n'a point consenti à cette union ; à votre manière de parler , aux sentimens nobles et délicats que vous déployez dans vos discours , j'aime à croire que vous n'êtes pas un homme du commun , et que votre origine répond à la pureté et à la l'élévation de vos sentimens. Vous êtes , ou je me trompe fort , d'une naissance illustre : ne me cachez donc pas davantage votre nom et vos qualités : si mademoiselle de Saint-Mars répond à vos sentimens , je puis faire parler à son père ; je puis travailler efficacement à le fléchir en votre faveur ; je puis...

LE PRISONNIER.

Ma situation est telle que je dois me taire à jamais et sur ma naissance et sur tout ce qui pourrait la faire découvrir : c'est l'honneur , c'est l'humanité qui m'imposent cette loi sacrée ; et je serais un monstre , si je la violais. Vous m'avez déjà interrogé à cet égard et je vous ai dit que je ne pouvais rien vous répondre : ne poussez pas plus loin vos questions ; il me serait impossible d'y satisfaire sans perdre votre estime et me rendre méprisable à mes propres yeux.

N I N O N.

Eh bien , monsieur , soyez tranquille , je ne vous ferai plus la moindre demande sur votre secret , et je vous prouverai par là que j'étais digne de le connaître et capable de le renfermer. Je vois venir mademoiselle de Saint-Mars. Il est prudent , je crois , que je connaisse ses sentimens pour vous , avant que vous lui parliez vous-même des vôtres : éloignez-vous un moment , et je vous rappellerai quand il sera tems que vous paraissiez devant elle.

SCENE ONZIEME.

MATHILDE, NINON.

NINON.

Eh quoi ! seule , mademoiselle ! Comment se fait-il que madame votre tante qui vous suit par tout ?...

MATHILDE.

Elle s'habille pour le bal , et , dès qu'elle sera prête , elle ne tardera pas à vous joindre. Voilà ce qu'elle m'a chargé de vous dire , mademoiselle.

NINON.

Je ne suis pas , entre nous , fort impatiente de la revoir , et je suis d'autant plus charmée que vous soyez arrivée seule , que j'ai à vous dire des choses qui ne peuvent être dites qu'à vous. Vous paraissez bien triste , mademoiselle , quoique vivant beaucoup avec une tante qui cherche à vous égayer : vous vous êtes même trouvée un peu mal : je n'ai pas le droit de vous interroger sur vos chagrins. Si je l'avais cependant , me permettriez-vous de vous en demander la cause ? Vous savez qu'on soulage ses peines en les communiquant , et peut-être aurai-je le bonheur d'y trouver quelque remède ; vous ne répondez point , mademoiselle , et je vous vois prête à pleurer. Ah ! je vous entens , je vous entens , chère Mathilde ; ne croyez pas que j'aie la cruauté de vous faire de nouvelles questions : mais vous avez de la confiance en moi : vous m'en avez souvent donné la preuve : jettez-vous donc dans mes bras , et ce sera me répondre. *Mathilde se jette dans ses bras les yeux en pleurs et en poussant de profonds soupirs.* Vous êtes bien malheureux l'un et l'autre , ma chère Mathilde ; il gémît dans une affreuse captivité , et vous n'êtes pas moins à plaindre : l'honneur vous donne des fers qui ne sont pas moins rigoureux que les siens. Vous ne pouvez point lui parler : il n'a le droit que de vous regarder en passant , et les soupirs et les tendres regards sont votre unique langage. Vous restez immobile d'étonnement : la surprise se peint dans tous les traits de votre visage ; vous avez l'air de vous demander à vous-même comment j'ai pu découvrir votre secret , un secret impénétrable aux yeux même les plus clairvoyans : ne fatiguez point votre esprit par de vaines conjectures ; j'en suis instruite , vous le voyez , presque aussi bien que vous-même , et je vous ai épargné la peine de me le dire ; ne songez , en ce moment qu'au service que je vous ai rendu , et pour m'en récompenser , daignez seulement répondre à quelques questions

que je vais vous faire : L'aimez-vous autant qu'il vous adore, et peut-il compter sur quelque retour pour prix de ses sentimens ?

MATHILDE.

Vous me demandez si je l'aime !

NINON.

Sans doute, mademoiselle : si je savais son nom, je vous le dirais : mais vous n'ignorez pas que je parle de *lui*, de ce *lui* qui vient de vous effrayer au point de vous faire trouver mal et de causer en vous un trouble et une agitation inconcevables. Ce *lui* vous adore, mademoiselle ; mais d'une manière si pure et si respectueuse, qu'il ne veut que vous le dire une fois, une seule fois, et mourir.

MATHILDE.

Il m'aime, dites-vous, et en s'échappant de la Bastille, car sûrement il en est sorti sans l'aveu de mon père ; il expose la vie de l'auteur de mes jours, une vie qui m'est plus chère que la mienne. Ah ! s'il m'aimait en effet, n'aurait-il pas senti les conséquences d'une évasion qui va exposer mon père à tous les ressentimens de la cour ? Ne sait-il pas qu'un Gouverneur doit rendre compte de tous les prisonniers qu'on lui confie et que la fuite d'un seul le condamne quelque fois aux plus terribles châtimens ?

NINON.

C'est l'amour qui l'a rendu coupable ; belle Mathilde ; il a brisé les chaînes où le tenait M. votre père pour se livrer tout entier aux vôtres, et les vôtres ne sont-elles pas mille fois plus douces à porter ?

MATHILDE.

Que me veut-il enfin ? qu'espère-t-il de moi après une pareille conduite ?

NINON.

Je vous l'ai dit, ma chère Mathilde ; il ne veut qu'entendre le son de votre voix et mourir, si vous ne daignez point lui être favorable.

MATHILDE.

Moi, être favorable à un transfuge ! Je vous le demande à vous même, indulgente et bonne Ninon ; le seriez-vous à ma place, malgré la tendre humanité qui vous caractérise ?

NINON.

Si je le serais ! Ah ! Mathilde, il est si doux de pardonner ! c'est un plaisir dont les dieux sont jaloux, et qui nous fait participer à leur nature. Permettez-vous qu'il vienne, qu'il paraisse à vos yeux, que je vous le présente ?

MATHILDE.

J'en ai rien à lui dire au moins, je vous en avertis, et je ne ferai que le gronder. Il vaudrait mieux que je m'en allasse, il vau-

draît mieux mille fois que je quittasse ces lieux. Je tremble plus que jamais : mon ame n'est pas tranquille , et je ne sais pourquoi. J'ai un pressentiment qu'il m'arrivera aujourd'hui quelque événement funeste.

NINON.

Rassurez-vous , belle Mathilde , ma maison na jamais été funeste à personne : je ne vous quitterai point d'ailleurs , je veillerai sur vous comme sur ma propre fille , et l'on m'ôterait le jour avant de manquer à ce qui vous est dû. *Ce lui pour lequel* je vous demande une audience , est un infortuné plein de vertus , dont je vous réponds comme de moi-même. Vous savez qu'un malheureux est un être sacré , et pourriez-vous , à ce titre , lui refuser ce qu'il souhaite ? de l'entendre un moment ?

MATHILDE.

C'est à vous sur tout , Mademoiselle , que je ne peux rien refuser. Disposez de moi entièrement : je vous fais le sacrifice de ma volonté , et je me résigne sans crainte à tout ce qu'ordonnera la vôtre.

NINON , *s'approchant de la coulisse.*

Paraissez , vertueux inconnu , Mathilde consent à vous entendre.

SCENE DOUZIEME.

MATHILDE, NINON (1), LE PRISONNIER.

MATHILDE , *à part.*

Mon cœur ne s'était pas trompé , c'est lui-même.

LE PRISONNIER.

Pardonnez-vous , mademoiselle , au plus infortuné des amans d'avoir bravé les tourmens et la mort pour venir ici déposer à vos pieds l'hommage du plus tendre sentiment , et peut-il se flatter que votre rigueur ne le fera point retomber dans des dangers mille fois plus grands que tous ceux qu'il a courus ?

MATHILDE.

Je le pardonnerais peut-être , si son audace n'avait pas exposé les jours de mon père beaucoup plus que les siens , et si l'amour n'avait point étouffé en lui la voix de l'humanité sacrée.

LE PRISONNIER.

Je pourrais répondre à cela , mademoiselle , que monsieur de

(1) *Ninon , durant cette scène , est au fond du théâtre , épiant avec le plus vif intérêt tous les discours et tous les gestes des deux amans.*

Saint-Mars, votre père, ayant toujours été mon tyran, j'avais peut-être quelque droit de me soustraire à sa domination barbare : mais il est votre père, je l'avoue, je n'aurais pas dû l'oublier. Les droits que lui donnait sur moi le titre sacré du père de Mathilde, sont sortis un instant de ma mémoire, et cette faute est sans doute la plus grande que j'aie jamais commise ; j'en sens l'énormité : je l'expiérai long-tems par mes larmes ; mais tous les Gouverneurs, après tout, ne sont pas punis, parce qu'un de leurs prisonniers s'échappe, et monsieur de Saint-Mars dont on connaît la probité...

MATHILDE.

Eh ! que fait la probité dans de pareilles circonstances ? Mon père veillait sur vous mille fois plus que sur tous les autres infortunés soumis à son empire, et dès qu'on saura que vous n'êtes plus sous sa garde, il courra les plus grands dangers ; que dis-je ? Il paiera peut-être votre évasion de sa tête, et vous voulez que je vous pardonne ?

Le PRISONNIER.

L'amour a fait mon crime ; l'himen peut le réparer.

MATHILDE.

Je ne vous entens pas, monsieur ; est-il en votre pouvoir d'apaiser la colère du roi, s'il vient à apprendre ce qui arrive ? Vous savez combien ce monarque est absolu, et que la moindre désobéissance de la part d'un sujet l'enflamme de courroux ; pouvez-vous empêcher que mon père déjà condamné peut-être au supplice le plus affreux ?...

Le PRISONNIER.

Ne craignez rien pour lui, mademoiselle ; il me tient depuis ma naissance sous la plus cruelle captivité ; mais les rigueurs, peut-être nécessaires, qu'il exerce à mon égard, ne me feront plus oublier que vous lui devez la vie ; mais il est votre père, adorable Mathilde, et jugez combien ce titre me le rendra cher désormais. Les marques d'intérêt que vous m'avez données en vous arrêtant sur mon passage, la manière dont vous écoutez l'aveu de ma passion, les tendres reproches mêmes que vous me faites, tout m'annonce que votre cœur ému de compassion, n'est pas loin peut-être de s'ouvrir à un sentiment plus doux. Ce sentiment ressemble à celui que l'on aurait pour un mortel qui n'est plus condamné à une éternelle prison ; je puis à peine dire que j'existe. Eh bien, mademoiselle, voyez combien mon amour est pur et désintéressé, et combien le plus léger espoir me suffit pour faire les plus grands sacrifices. Laissez-moi entrevoir par un mot, un seul mot, qu'un jour je pourrai devenir votre époux, que vous ne donnerez jamais la main à un autre que moi, que vous ne serez jamais qu'à moi ; daignez me promettre que, si un jour, je re-

couvrir ma liberté, vous agréerez mon sincère hommage. Il n'y a pas apparence que jamais ce jour arrive, et une semblable promesse ne vous engage à rien : je la recevrai cependant comme le gage le plus parfait du bonheur, comme l'assurance de la félicité la plus complète, et je vous jure moi, de retourner dès ce moment dans ma prison, de rendre à monsieur votre père la sécurité qu'il a perdue sans doute, et de le mettre à couvert des ressentimens de de son souverain.

MATHILDE, *avec explosion.*

Si je vous le promets monsieur ! Ah que ne ferais-je point pour sauver la vie à mon père, et pour assurer à jamais la tranquillité de ses jours !

Le PRISONNIER.

J'ai obtenu l'aveu que je désirais ; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, plus rien à attendre de l'univers. Le chemin n'est pas loin d'ici à mon triste séjour ; adieu, adorable Mathilde ; adieu, belle Ninon. J'y rentre ; j'y rentre ; j'y rentre.

NINON, *qui s'est tenue à l'écart.*

O dévouement sublime et généreux ! O sacrifice vraiment digne d'un héros ! Arrêtez, prisonnier merveilleux, arrêtez un moment, je vous prie. Puisque vous adorez Mathilde, et qu'elle consent à devenir un jour votre épouse, pourquoi ne pas chercher l'un et l'autre les moyens les plus prompts d'assurer votre bonheur ? (*Au prisonnier.*) Vous allez, nouveau Régulus, rentrer dans les fers de Carthage ; mais le père de Mathilde tient-il si fort à sa place de Gouverneur, qu'il ne puisse la sacrifier au repos et à la félicité de son enfant ? Ecrivons-lui, si vous m'en croyez, d'abandonner un emploi qui n'a rien de bien honorable, et de venir ici nous joindre mystérieusement tous les trois. J'ai tout pouvoir auprès de madame de Maintenon qui a voulu m'attirer à la cour. Je conduirai les transfuges chez elle : je la prierai de demander leur grâce au roi ; et pourquoi voudriez-vous que ce prince dont l'âme est sévère, mais généreuse et grande, se refusât au plaisir de faire des heureux ?

Le PRISONNIER.

Ce moyen ne réussirait pas, mademoiselle, je dis plus, il pourrait nous perdre tous les quatre. Il est des circonstances où les rois les plus clémens sont obligés de sévir, et l'inflexible nécessité a brisé depuis long-tems les liens qui doivent exister entre la morale et la politique. Vous, aimable Ninon, la divine Mathilde, son père et moi, nous péririons.

NINON.

Je ne le crois pas, mais n'est-il pas d'autres expédiens de vous soustraire à la plus affreuse captivité ? Engagez le père de Mathilde à vous suivre l'un et l'autre hors du royaume. Allez en

Angleterre ou en Hollande implorer le secours des lois contre nos usages barbares : formez-y les nœuds les plus désirés sous un ciel paisible et tranquille , dont le despotisme des rois de France n'altère jamais la pureté. Je prierai le Grand Condé de protéger votre fuite ; et ne croyez pas qu'il vous arrive le moindre accident , quand une fois vous serez à couvert sous les ailes de ce héros.

MATHILDE.

Je connais mon père , Mademoiselle : il mourrait plutôt que de consentir à ce départ précipité ; il fait sur tout consister l'honneur à obéir à son Roi , et cesser un moment de remplir ses volontés , est à ses yeux le plus grand de tous les crimes. Laissez donc , je vous prie , le Prisonnier masqué accomplir sans délai son héroïque dessein , et ne le privez point , par votre sensibilité , de l'honneur que doit lui faire une action plus glorieuse que les victoires du Grand Condé lui-même.

LE PRISONNIER.

Mathilde a raison , Mademoiselle. La Bastille est peu loin d'ici , et je rentre à la Bastille. (*Revenant sur ses pas.*) Aurai-je bientôt le plaisir de vous y voir , adorable Mathilde ? Que dis-je ? vous y voir ! monsieur de Saint-Mars vient de resserrer mes chaînes au point qu'il ne m'est plus permis de faire un pas hors de la tour de la Bertaudière , qui est celle que j'occupe : je n'aurai plus la douce satisfaction de vous rencontrer en allant , chaque matin , à la Chapelle pour assister au service divin , et je rentre cependant flatté du doux espoir que vous rentrerez aussi de tems en tems pour venir visiter votre père. Je ne vous verrai point , je ne vous entendrai pas , mais je saurai que vous êtes près de moi ; je respirerai le même air que la sensible Mathilde , et il m'apportera ses soupirs , supposé qu'il lui en échappe. Qui ne donnerait point sa liberté , sa vie , pour jouir d'un pareil bonheur ?

NINON.

Quel excès de délicatesse ! il sacrifie sa liberté pour être près de ce qu'il aime. Mais je verrai madame de Maintenon , je verrai madame de Maintenon . . .

MATHILDE.

Il y a trois jours de la semaine , où mon père est charmé de nous recevoir matante et moi dans son gouvernement ; ne doutez point , dès que vous serez rentré à la Bastille , que je ne voie arriver ces trois jours avec une très-grande satisfaction , et que je n'aie à mon tour un plaisir véritable à me sentir près d'un homme qui a compté pour rien sa liberté , lorsque je lui en ai commandé le sacrifice.

LE PRISONNIER.

Vous voyez bien , belle Ninon , que je n'ai plus de raison pour rester ici ; voudriez-vous m'y retenir encore ? Recevez mes remerciemens et permettez . . .

MATHILDE.

Souffrez que je vous arrête moi-même, mais pour un seul moment. Je n'ai pas encore vu vos traits, et je ne crois pas que jusqu'à présent il vous ait été permis de les découvrir: je n'exige rien à cet égard, persuadée que je n'ai pas le droit de rien exiger. De quel nom cependant faudra-t-il que je vous appelle? Celui de *Masque de Fer* me rappelle trop votre infortune, et ma bouche ne le prononce qu'avec terreur. Quand je voudrai donc m'entretenir de vous avec moi-même, comment vous désignerai-je? et quelles lettres de l'alphabet choisirai-je pour vous peindre à mon esprit et à mon souvenir? Un bruit a couru long-tems et il court même encore, que vous pouviez bien être le duc de Beaufort. Est-ce Beaufort que je dois vous nommer? Hélas! j'aimerais moins ce nom-là qu'un autre. Monsieur de Beaufort est d'un caractère inquiet, factieux et turbulent: je me figure que vous n'avez point ces défauts, et que le duc de Beaufort n'aurait point montré la générosité que vous venez de faire paraître.

LE PRISONNIER.

Vous me rendez justice, belle Mathilde, je ne suis point le duc de Beaufort; mais voilà tout ce que je puis vous dire. Ne m'en demandez pas davantage. J'ai déjà prié mademoiselle Ninon de ne point m'interroger, et permettez que je vous en prie vous-même. Vous cacher qui je suis est un devoir que m'imposent à la fois l'humanité et l'honneur; et votre dessein n'est pas que je manque à l'un et à l'autre. Je dirai plus: votre père lui-même est intéressé plus que personne à ce fatal secret; et sa vie serait en grand danger, si je n'avais pas la force de me taire. Vous dire ce que je ne suis pas est tout ce que je puis, vous dire ce que je suis est impossible.

MATHILDE, *bas à Ninon.*

Je l'aime sans savoir qui il est, et sans trop le désirer même. O Ninon! concevez-vous un pareil prodige?

NINON.

Je conçois les effets de la sympathie, et tout par elle m'est expliqué.

LE PRISONNIER.

Quant à mon nom, cependant, puisque vous desirez le connaître, sachez que monsieur votre père m'a appelé *Marchiali* jusqu'à ce moment: c'est celui sous lequel j'ai été mis à la Bastille, et celui que vraisemblablement je garderai jusqu'à mon dernier jour.

MATHILDE, *très-tendrement.*

Marchiali! que ce nom est doux et harmonieux! Marchiali! Marchiali! que j'aime à le répéter, et qu'il va sortir souvent de ma bouche! Que dis-je? c'est mon cœur qui le prononcera désor-

mais, et je me souviendrai toujours que Marchiali a tout immolé pour sauver la vie à mon père.

Le PRISONNIER.

Vous croyez me devoir de la reconnaissance, adorable Mathilde, et c'est moi qui dois tomber à vos genoux pour vous exprimer la mienne. *(Il tombe à ses genoux.)*

SCENE TREIZIEME.

Mme. DE GERMILLI, NINON, MATHILDE, LE PRISONNIER.

Mme. de GERMILLI, *en domino avec un masque à la main.*

Je n'ai trouvé que cet habit qui m'allât bien... Mais que vois-je ? Est-ce qu'on a ouvert le bal sans moi ? Voilà un Masque aux genoux de ma nièce, et qui même a l'air assez bien tourné. Serait-ce monsieur le Prince par hasard ?

Le PRISONNIER, *à part.*

Que dit-elle ? M. le Prince ? Saurait-elle mon secret ?

Mme. de GERMILLI, *à Ninon.*

Il vient souvent chez vous, monsieur le Prince ; il est galant et spirituel ; il aime la compagnie des dames : il ne me connaît pas, il faut que je le fasse un peu enrager. *(Mettant son masque et prenant une petite voix.)* Bonjour, beau Masque, je vous connais, ah oui ! je vous connais. Et qui est-ce qui ne vous connaît pas ? L'Europe entière a retenti du bruit de vos exploits. Vous êtes monsieur le Prince, vous êtes le Grand Condé ; mais je suis discrète et je n'en dirai rien à personne.

Le PRISONNIER.

Je ne suis point monsieur le Prince, Madame, et j'espère bien que vous ne saurez jamais qui je suis.

Mme. DE GERMILLI.

A la bonne heure : mais je viens de vous surprendre aux genoux de ma nièce, et je sais au moins que vous l'aimez : avouez-le, monsieur le Masque ; c'est une chose qu'on ne saurait longtemps me cacher. Je suis d'une clairvoyance, d'une finesse...

Le PRISONNIER.

Il est vrai que je l'adore, et je ne suis venu ici que pour la voir et l'en informer.

Mme. de GERMILLI.

Vous l'adorez ? Je n'en suis pas surprise : elle est assez jolie pour cela. Eh bien apprenez à votre tour que je cherche à la marier, et, si vous êtes de qualité, comme vous en avez la mine, je pour-

rai arranger cette affaire. Je suis sa tante ; j'ai quelque crédit sur l'esprit de son père : je lui porterai vos vœux ; mais j'y mets une condition. Il faut vous démasquer à l'heure même , et ne plus me cacher votre visage ni votre nom.

LE PRISONNIER.

Il me serait bien doux en effet d'épouser mademoiselle votre nièce : je ne vis même , je ne respire que dans cet espoir : mais je ne le pourrais point , si je vous faisais connaître mon nom et mon visage. Ma destinée est de ne jamais les laisser voir , et la mort même ne levera point le voile éternel qui me couvre.

Mme. de GERMILLI.

Ah ! le drôle de masque que voilà ! Et vous croyez que ma nièce voudra de vous après des dispositions pareilles. Oh ! non , non , je m'y opposerais supposé qu'elle en eût la fantaisie. Nous sommes trop curieuses nous-autres femmes pour nous condamner à une semblable privation ; et quant à moi qui vous parle , je ne voudrais pas du frère d'un roi , un roi lui-même pour époux , si je n'avais pas auparavant examiné avec la plus grande attention ses yeux , son nez , son sourire et tout ce qui pourrait enfin ajouter à mes sentimens ou les diminuer.

MATHILDE.

Eh mon dieu ! ma tante , pourquoi tant vous inquiéter des traits de ce beau masque ? Est-ce que le visage d'un homme peut entrer pour quelque chose dans les affaires du cœur ? Ce Masque m'a plu par ses discours , par sa tournure noble et décente , et sur tout par la pureté et la délicatesse de ses sentimens , et d'aussi rares qualités ne doivent-elles pas me suffire ? Il allait sortir quand vous avez paru. Des affaires importantes l'appellent hors d'ici , et vous savez que la première loi du bal et de la bonne compagnie est de ne gêner personne.

LE PRISONNIER.

Mademoiselle votre nièce a raison , madame. Un plus long séjour en ces lieux pourrait nuire aux intérêts de quelques personnes qui me sont bien chères , et ne pouvant pas y demeurer plus long-tems , je rentre.

Mme. de GERMILLI.

Pourquoi donc sitôt , je vous prie ? d'autres Masques vont venir sans doute ; est-ce que vous ne danserez pas ?

LE PRISONNIER, avec fermeté et noblesse.

Non , madame , je ne danse jamais.

Mme. de GERMILLI.

Ce Masque n'est pas un homme ordinaire : il a quelque chose de grand dans son maintien , et je croirais...

NINON, à part.

Servons le Prisonnier par une fausse confidence. (Bas à ma-

dame Germilli.) C'est M. de Lauzun : il est ici *incognito*, ne faites pas semblant de le connaître.

Mme. de GERMILLI.

C'est M. de Lauzun ! Ah ! je ne suis pas surprise qu'il ne veuille pas se démasquer, c'est le plus laid des hommes (*Mortimer arrive en ce moment et parle bas au Prisonnier sur l'un des côtés du théâtre.*) Mais un autre Masque arrive qui le prend par le bras et qui lui parle à l'oreille ; il ne faut pas les interrompre : une des principales lois du bal est de laisser à chacun sa liberté. Dès qu'ils auront fini, je m'empare du nouveau venu, et nous verrons si je ne ferai pas aussi quelque conquête.

SCENE QUATORZIÈME.

MORTIMER *déguisé*, LE PRISONNIER, *tous deux au fond du théâtre* ; Mme. de GERMILLI, MATHILDE et NINON *sur le devant.*

MORTIMER (*masqué*) *à demi-voix, au Prisonnier dont il a entendu les derniers mots.*

Je suis Mortimer ; c'est moi, vous ne l'ignorez pas, qui, d'accord avec Anastase, vous ai fait sauver de la Bastille ; si vous y rentrez, vous êtes mort, et vous êtes mort si vous restez en France plus long-tems ; on y a mis votre tête à prix. J'ai là une chaise de poste qui vous attend : servez-vous-en à l'heure même ; courez en pays étranger, c'est le seul moyen de vous soustraire aux malheurs qui vous menacent. Sur tout ne retournez point à la Bastille.

Le PRISONNIER, *le quittant fièrement.*

J'y rentre, J'y rentre, J'y rentre.

SCENE QUINZIÈME.

MORTIMER, NINON, MATHILDE, Mc. de GERMILLI.

Mme. de GERMILLI, *s'emparant de Mortimer.*

Laissez-le rentrer, puisqu'il n'a pas d'autre refrain. Je l'ai pris d'abord pour M. le Prince : mais je crois maintenant que c'est un capucin déguisé ; il n'y a qu'un moine ou qu'un prêtre habitué qui puisse rentrer de si bonne heure. Vous resterez vous, n'est-ce

pas ? et nous danserons ; j'aime la danse à la folie , et je voudrais déjà figurer dans un quadrille.

MORTIMER, *contrefaisant sa voix.*

Je ne vous empêcherai point d'y déployer vos talens. Je voudrais bien cependant dire deux mots à mademoiselle Mathilde.

Mme. de GERMILLI.

Je ne le souffrirai pas ; elle vient d'avoir un entretien assez long avec le Masque qui sort d'ici. Vous ne causerez et ne danserez qu'avec moi, monsieur le Masque ; J'ai été assez long-tems seule , et il est juste que chacun ait son tour.

MORTIMER, *à part.*

Quelle insupportable femme ! (*Haut avec humeur.*) Je vous assure, madame, qu'il m'est impossible de causer un seul moment avec vous ; je n'ai rien du tout à vous dire : mais tenez, voilà plusieurs Masques qui entrent et qui pourront me suppléer. (*Il entre plusieurs Masques hommes et femmes ; madame Germilli va droit aux hommes, et cause tout bas avec eux au fond du théâtre. Mortimer vient sur le devant où sont Ninon et Mathilde.*) Le Masque qui sort d'ici est bien heureux, mademoiselle ; on vient de me dire qu'il s'était long-tems entretenu avec vous.

MATHILDE, *vivement.*

Est-ce que vous le connaissez ce Masque ? vous lui avez parlé aussi.

MORTIMER.

Je le connais sans le connaître ; mais quel qu'il soit , combien j'envie son sort ! il a eu sans doute le bonheur de vous peindre ses sentimens ; vous les avez agréés peut-être , et tous ceux qui soupirent pour vous , ne sont pas aussi fortunés...

MATHILDE, *à part.*

C'est Mortimer, ce ne peut être que lui , un homme que j'abhorrer ! Feignons pour nous en débarrasser. (*Haut.*) J'ai à parler à ma tante , et je vous rejoindrai à l'instant. (*Elle va prendre sa tante par le bras, la mène sur un des côtés du théâtre et lui dit :* Mon père est dans la douleur, un grand malheur vient de lui arriver ; en ce moment peut-être il verse des larmes de désespoir. Allons le consoler, ma chère tante, c'est là notre premier devoir, et nous reviendrons ici lorsqu'il sera plus tranquille.

Mme. de GERMILLI.

Votre père dans le désespoir !... ne perdons pas une minute... Ce domino m'allait si bien cependant ; quel dommage de le quitter !... Il faut bien que j'aime mon frère et vous, ma chère nièce, pour vous faire un pareil sacrifice. Adieu , belle Ninon , ma nièce m'entraîne et pour des raisons bien fortes.

NINON.

Je suis fâchée de vous perdre sitôt l'une et l'autre , mes belles

dames; mais je crois deviner ces raisons, et j'approuve votre retraite. (*A part.*) Je ne tarderai pas à leur donner de bonnes nouvelles. (*Haut.*) Bientôt nous nous reverrons, ma chère Mathilde. (*La tante et la nièce s'en vont, et plusieurs danseurs et danseuses déguisés en bergers entrent, enveloppent Ninon et lui mettent des couronnes sur la tête; Mortimer est resté seul à un des côtés du théâtre.*)

MORTIMER, *d'un air sombre.*

Tout ce que j'ai fait pour éloigner mon rival a été inutile : Mathilde elle-même semble s'accorder avec lui pour m'accabler : mais qu'ils tremblent l'un et l'autre ! je les en punirai, et ma vengeance sera terrible. (*Il sort d'un air menaçant.*)

NINON, *aux Masques, d'un air doux.*

Bergers et bergères qui m'enchantez par vos jeux et vos danses mystérieuses, l'heure du souper vous appelle : il est tems de s'y rendre; et pardonnez-moi si je n'en fais pas les honneurs. (*A part.*) Allons sur l'heure à St.-Germain trouver madame de Maintenon. (*Elle sort, et les Bergers et Bergères la suivent en dansant et en formant un ballet.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

 ACTE TROISIEME.

La Scène est à la Bastille dans l'Hôtel du Gouvernement, et représente l'appartement du Gouverneur.

SCÈNE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

LE traître!... après m'avoir promis qu'il ne sortirait point de ces lieux! Je l'ai manqué de quelques minutes, quelques minutes plutôt, je le rattrapais. Pourquoi aussi ai-je épargné sa vie, lorsque j'ai été certain qu'il se connaissait, et que les lettres qu'il a surprises l'avaient instruit du secret de sa naissance? J'aurais rempli l'ordre de la Cour en le tuant; le ciel me punit de ma désobéissance. Que dis-je? malheureux! il a épargné mes jours, et j'aurais eu la lâcheté d'attenter aux siens!... Que la Cour se plaigne, que le Ministre tonne, qu'il demande ma tête; qu'il me fasse enterrer vivant dans un de mes cachots, jamais je ne me repentirai d'avoir été généreux. Le Prisonnier m'avait promis de l'être: a-t-il gardé son serment? Insensé! Devais-je croire à un pareil serment? Il y avait mis des conditions, ce me semble, je ne les ai point remplies; je lui ai refusé la main de ma fille, et d'ailleurs est-on enchaîné par un serment qu'on a fait dans les fers, et la parole qu'on donne sans être libre, doit-elle être exécutée? des sermens dictés par la force doivent-ils être gardés? C'est moi, c'est moi seul qui ai tous les torts. J'ai accepté une charge horrible; je suis le geolier breveté de cinquante malheureux que je ne connais pas, qui ne m'ont jamais fait de mal, et à qui j'impose des lois cruelles. La Cour instruite de l'évasion de mon prisonnier, va donner l'ordre de ma mort; je périrai sur un échafaud, d'une manière plus igaominieuse peut-être... je l'ai bien mérité.

SCENE DEUXIEME.

EUSEBE, LE GOUVERNEUR.

EUSEBE.

Une voiture est devant la première grille, et la personne qu'elle conduit demande l'entrée du château.

LE GOUVERNEUR.

Sait-on quelle est cette personne ?

EUSEBE.

Vous allez être bien étonné, monsieur ; je crois que c'est le prisonnier qui tantôt a pris la fuite avec Anastase ; j'ai entrevu son masque à travers la portière, et je me trompe fort ou...

LE GOUVERNEUR.

Quelle vraisemblance qu'on vienne se remettre à la Bastille de son propre gré ? Un pareil miracle n'est jamais arrivé, et n'arrivera jamais sans doute... c'est quelque piège qu'on me tend... n'importe. Que l'on se mette sous les armes, qu'on baisse le pont levé, et que la personne soit introduite avec bonne escorte.

SCENE TROISIEME.

LE GOUVERNEUR, *seul*.

Un gouverneur moins expérimenté serait peut-être dupe du stratagème : mais il faut être plus fin pour me tromper. Le Prisonnier aura peut-être prié quelqu'un de venir remplir sa place, et c'est apparemment un faux Masque de fer que l'on m'envoie.

SCENE QUATRIEME.

LE PRISONNIER, *escorté de plusieurs Fusiliers, du Major et de l'Aide-Major* ; LE GOUVERNEUR.

LE PRISONNIER, *à demi-voix*.

Puis-je vous parler tête à tête, monsieur le Gouverneur ? j'ai l'affaire la plus importante à vous communiquer. (*Le Gouverneur fait signe qu'on se retire.*) Je vous avais promis de ne pas sortir d'ici, monsieur ; ce serment était conditionnel, et j'aurais pu ne pas le tenir : mais des raisons sacrées me ramènent en ces lieux, et je rentre, monsieur le Gouverneur, et je reviens me remettre en votre pouvoir et sous vos verroux abhorrés.

LE GOUVERNEUR.

Un prisonnier sorti une fois de la Bastille, n'y rentre jamais de son propre mouvement ; celui qui t'envoie a plus de moyens qu'un autre d'user glorieusement de sa liberté, et je ne suis pas la dupe de sa perfidie. Tu n'es point le véritable Masque de fer ; tu es un lâche qui viens ici t'ennivrer du spectacle de ma douleur et l'aggraver en y joignant la dérision. Sors, imposteur, sors au plus

«*file de ce château : tu n'es pas digne de vivre sous ma garde. Pense-tu m'abuser en me cachant tes traits avec ce masque d'un moment ? un masque mille fois plus noir est sur ton cœur. Sors, dis-je, et ne viens pas insulter un malheureux qui peut encore se venger et te faire sentir le poids de sa colère.*

Le PRISONNIER, regardant autour de lui pour voir s'il est bien seul, et ôtant son masque.

Regardez, monsieur de Saint-Mars : suis-je un imposteur ?

Le GOUVERNEUR.

Que vois-je ! ciel ! c'est lui-même. Ah prince ! Ah monseigneur ! c'est moi qui vous opprime et vous me sauvez ! Je vous ravis votre liberté, et deux fois vous m'avez donné la vie : je doute si je veille, et les facultés de mon entendement viennent tout à coup d'être suspendues par ce que je vois.

Le PRISONNIER, avec noblesse.

Avez-vous pu croire, monsieur, qu'ayant deux fois dédaigné de vous punir de l'horrible contrainte où vous me tenez, j'aurais eu la lâcheté d'envoyer ici un faux Masque de fer pour se jouer de votre malheur et insulter à votre infortune ? Est-ce bien Marchiali que vous avez cru capable d'une telle bassesse ?

Le GOUVERNEUR.

Pardonnez, monseigneur, et souffrez que je vous remercie à genoux du plus grand bienfait qu'un mortel puisse devoir à un autre mortel.

Le PRISONNIER, démasqué durant toute la scène.

Levez-vous, monsieur de Saint-Mars, et remerciez votre adorable fille : c'est à elle seule que vous le devez ; croyez-vous que, sans elle, je serais revenu me remettre dans vos fers ? Heureux d'avoir recouvré ma liberté, j'aurais été en jouir loin de ma patrie, j'aurais été dans quelque terre étrangère ensevelir dans l'ombre et l'obscurité mon secret et mon existence. Mathilde en a ordonné autrement, et que peut-on refuser à Mathilde ?

Le GOUVERNEUR.

Ciel ! que me dites-vous ? vous avez vu ma fille hors d'ici, et vous croyez ne m'avoir pas compromis ? Et vous croyez que votre secret n'aura pas été découvert soit par elle, soit par les personnes chez qui vous l'avez vue ?

Le PRISONNIER.

Rassurez-vous, monsieur, rassurez-vous. J'ai vu mademoiselle votre fille chez la personne de Paris qui garde le mieux un secret, et qui est la plus fidelle à sa parole ; j'ai vu mademoiselle votre fille chez la célèbre Ninon.

Le GOUVERNEUR.

Chez Ninon, la personne de Paris qui reçoit le plus de monde ?

Le PRISONNIER.

Elle donnait un bal , et à la faveur de mon masque on m'a pris pour un homme déguisé. Quant à Ninon et à mademoiselle votre fille , celle-ci est forcée à la discrétion par la crainte d'exposer vos jours , et l'autre est enchaînée par sa parole plus forte que tous les sermens. Cette respectable fille est plus connue encore par sa probité que par ses attraits. Jamais elle n'a trompé personne , pas même ses amans , soyez sûr qu'elle ne me trompera pas.

Le GOUVERNEUR.

Ma fille vous voit sans mon aven ! Ma fille s'entretenir avec un homme qui l'aime , et chez qui ? chez Ninon. Sentez-vous , monseigneur , à quel point je dois être offensé , et combien une faute aussi grave est digne de punition ?

Le PRISONNIER.

Une faute , dites-vous ? Ah ! Mathilde n'est point coupable : c'est malgré elle , c'est à son insçu que je l'ai rencontrée chez Ninon , et je vous dirai plus : ne croyez pas que je lui aie parlé tête à tête : Ninon a toujours été présente à nos discours. Que pourriez-vous craindre d'ailleurs relativement à mon secret fatal ? Mathilde et Ninon ne savent point que je suis le frère d'un roi : je me suis obstiné à leur taire ma naissance ; elles n'ont vu en moi qu'un prisonnier malheureux condamné à cacher ses traits : elles n'ont vu en moi que le masque de fer.

Le GOUVERNEUR.

Et n'est-ce pas assez pour me perdre , si la cour vient à savoir...

Le PRISONNIER.

Faut-il vous répéter qu'à la faveur du bal j'ai passé pour un masque ordinaire ? Il était nuit d'ailleurs , et quels yeux auraient pu , à travers sa sombre épaisseur et l'odieux métal qui me couvre , reconnaître des traits qui n'ont jamais paru hors d'ici à la lueur du jour ?

Le GOUVERNEUR.

Je crois tout ce que vous me dites , monseigneur , votre franchise et votre loyauté m'ont accoutumé à vous croire. Mais pourquoi , s'il est ainsi , avoir quitté la Bastille où vous deviez rentrer si promptement ?

Le PRISONNIER.

Pourquoi , homme insensible , et j'ose presque dire cruel ? j'avais l'espoir de voir , quelques instans , Mathilde , et sur tout de l'entretenir , de contempler ses divins appas , d'entendre le son de sa voix céleste ; et vous me demandez pourquoi j'ai cherché à me procurer ce bonheur ! Ah ! connaissez-le tout entier , monsieur de Saint-Mars , ce bonheur qui vient de me donner un nouvel être , et qui peut seul m'alléger les fers où vous me retenez. A peine rendu auprès de la vertueuse Mathilde , j'ai rassemblé , pour lui

peindre mon amour, toutes les forces dont le ciel a doué mon cœur : elle n'a d'abord vu que les dangers où vous exposait une démarche aussi audacieuse ; elle a pâli , chancelé , tombé entre les bras de Ninon , et croiriez-vous que revenue de ses inquiétudes et de sa filiale terreur : sauvez mon père , m'a-t-elle dit , allez vous remettre promptement sous son pouvoir , et vous serez pour moi le plus aimable des mortels. Je ne rapporte point ses propres mots peut-être , mais en voilà le sens , et jugez de quelle joie ils ont pénétré mon ame. Vous le dirai-je enfin ? j'ai cru entrevoir dans les réponses de Mathilde un peu plus que de la compassion : il m'a semblé que son cœur n'était pas éloigné de partager les sentimens du mien , et que nos soupirs auraient peut-être fini par se confondre. Vous êtes père , monsieur de Saint-Mars , vous n'avez pas le projet de faire le malheur de votre fille , et j'ai tout lieu de croire que vous êtes disposé à adoucir le mien : promettez-moi donc de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu , et que déjà je vous ai demandée inutilement ; me la promettez-vous ?

Le GOUVERNEUR.

Après tout ce que je vous dois hélas ! puis-je vous refuser ce qui n'aura pour vous ni pour moi les suites que je redoute ? Parlez avec confiance , monseigneur , vous m'avez forcé d'être votre ami , votre père , plutôt que votre Gouverneur : vous m'avez vaincu par vos bienfaits , et je suis dans vos fers , depuis votre retour , mille fois plus que vous n'êtes dans les miens.

Le PRISONNIER.

Brûlant de m'unir à Mathilde par un hymen clandestin , je vous ai prié tantôt de fermer entre nous deux ce lien qui mettrait le comble à mon bonheur : ne puis-je vous renouveler cette prière ? suppose qu'il fût possible qu'un jour ?...

Le GOUVERNEUR.

Que me demandez-vous , monseigneur ? Condamné par le sort à une éternelle captivité , vous siérait-il d'exiger d'une épouse innocente et sensible qu'elle partageât vos chaînes , et que la compagne de votre lit le devînt de tous vos tourmens ? Ne serait-il pas impossible d'ailleurs que cet hymen s'accomplît et que vous et moi nous gardassions un secret fatal ? Mathilde tôt ou tard dissiperait le nuage funeste que la main des destinées a étendu sur votre berceau.

Le PRISONNIER.

Promettez-moi donc que je verrai Mathilde de tems en tems et toujours en votre présence ; que je lui parlerai , que je l'entendrai , et que les plaisirs innocens d'une douce conversation me tiendront lieu du bonheur , auquel , dans une autre situation , j'aurais eu le droit de prétendre.

Le GOUVERNEUR.

Non monseigneur, non, je consens aux entretiens non suspects que vous avez désiré avoir de temps en temps avec ma fille: ses sentimens pour moi m'assurent de sa discrétion; jamais d'ailleurs, elle ne sera seule avec vous: mais il faut, avant tout, que je sache si elle vous aime; je ne voudrais pas l'exposer au tourment de voir souvent un homme qui lui déplairait, et vous avez pu vous faire illusion sur les motifs qui lui ont fait montrer de l'indulgence au moment où vous lui avez peint votre passion. Cette indulgence n'a pu être dictée que par le desir de faire cesser mon danger. Elle a pu n'être touchée que de vos malheurs, et point du tout de votre amour.

Le PRISONNIER.

Hélas! monsieur, vous faites renaître dans mon ame une crainte qui y règne encore, et combien je serai heureux, si vous la détruisez!

SCENE CINQUIEME.

LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER, EUSEBE.

EUSEBE, au Gouverneur.

Madame votre sœur et mademoiselle votre fille sont là-bas qui demandent à vous voir, Monsieur; vous leur permettez pour l'ordinaire l'entrée du gouvernement. Faut-il les laisser monter l'une et l'autre?

Le GOUVERNEUR, au Prisonnier.

Je chercherai quelque prétexte pour éloigner ma sœur. Vous-même éloignez-vous un moment, afin que j'entretienne ma fille, et que je tâche de démêler ses sentimens. (*Le Prisonnier s'éloigne.*)

SCENE SIXIEME.

LE GOUVERNEUR, à Eusebe.

Qu'elles viennent, et que, sans nuire aux précautions accoutumées, la sécurité et le calme renaissent en ce séjour! Allez.

SCENE SEPTIEME.

LE GOUVERNEUR , *seul*.

Je n'ai plus à craindre que le plus cher et le plus important de mes prisonniers s'échappe , puisqu'il est venu de lui-même se remettre en mon pouvoir , pourquoi n'adoucirais-je pas les horreurs de cette prison ?

SCENE HUITIEME.

LE GOUVERNEUR , MATHILDE.

MATHILDE.

Ma tante est restée là bas pour donner à ses gens les ordres nécessaires et pour se déshabiller ; car nous venons du bal. Permettez-vous , mon père , que , profitant de ce moment précieux , j'implore à vos genoux le pardon d'une faiblesse que vous auriez tant de droits de punir ? J'aime le Prisonnier masqué , mon père , et je l'aime depuis l'instant que je l'ai aperçu traverser la cour du château pour aller assister au service divin ; il a sur moi un ascendant victorieux et terrible dont jamais je n'ai pu triompher. Le hazard vient de me procurer une heure d'entretien avec lui , et ne pouvant contenir mes sentimens , j'ai écouté l'aveu des siens. Je sens combien je vous ai offensé par une semblable conduite ; vengez-vous d'une fille insensée qui oublie à ce point ce qu'elle vous doit et ce qu'elle se doit à elle-même. Prononcez enfin ; j'attens mon arrêt , je le subirai sans murmurer et sans me plaindre.

LE GOUVERNEUR.

Vous mériteriez sans doute , ma fille , qu'étouffant en ce moment les sentimens paternels , je ne consultasse que mon courroux : mais je sens tout ce que peut sur mon cœur une fille que j'ai toujours aimée , et le plus beau droit d'un père étant de pardonner , j'oublie tous ses torts envers moi. Savez-vous bien cependant , ma chère Mathilde à quels affreux dangers votre père est exposé , si vous dites jamais à qui que ce soit dans le monde que vous avez vu le Prisonnier masqué ; que vous avez causé avec lui et sur tout hors de la Bastille ? Savez-vous que si vous en parlez , il y va de ma vie et peut-être de la vôtre ?

MATHILDE.

Si je le sais ? Ah mon père ! Ce prisonnier généreux ne me l'a

point laissé ignorer. C'est moi qui l'ai conjuré de rentrer dans ce séjour, afin qu'il réparât promptement le tort que pourrait vous faire son évasion; et puisqu'il y est rentré sans doute, et que sans doute le public n'en est pas instruit, jugez si je pourrais moi me rendre coupable d'un pareil crime, et si je voudrais perdre les deux êtres que je chéris le plus, mon père et mon amant.

Le GOUVERNEUR.

Eh bien, ma fille, ne dites jamais à personne que vous l'avez vu, que vous l'avez entendu, et que son nom sur tout ne sorte jamais de votre bouche.

MATHILDE.

Son nom ? Il m'a dit que vous seul l'appelliez *Marchiali*. Est-ce qu'il en aurait un autre ?

Le GOUVERNEUR.

Non, ma chère Mathilde: mais ce nom même de *Marchiali* ne doit frapper que les murs de cette maison, et jamais hors de la Bastille, il ne doit être prononcé.

MATHILDE.

Je ne le dirai qu'à moi, je vous le jure; je serais bien fâchée qu'un autre le connût: il me semblerait perdre quelque chose de mon bonheur, si je l'entendais s'échapper d'une autre bouche que la mienne, et je serais jalouse de l'air même qui le recevrait et ne le modulerait point en sons harmonieux uniquement pour mon oreille.

Le GOUVERNEUR; à part.

Elle l'aime en effet beaucoup plus que je ne l'aurais cru; comment faire pour l'en dégoûter? (*Haut*) Le Prisonnier n'a le droit d'ôter son masque que devant moi, et je me flatte que vous n'avez point vu son visage.

MATHILDE.

Oh mon dieu non! mon père. J'en avais bien envie cependant: ma tante le désirait aussi: elle l'a prié de se démasquer.

Le GOUVERNEUR.

De se démasquer! Juste ciel!

MATHILDE.

Oh! ne vous effrayez point, je vous prie. Jamais il n'a voulu y consentir. Aucun de nous n'a vu ses traits; aucun n'a pu les soupçonner même: ma tante l'a pris d'abord pour M. le Prince, et puis pour M. de Lauzun.

Le GOUVERNEUR.

Pour quel Prince, s'il vous plaît? (*À part.*) Chaque mot qu'elle dit, me déchire le cœur.

MATHILDE.

Vous ne savez plus quel est M. le Prince? Ignorez-vous qu'il est ainsi qu'on appelle le Grand Condé?

Le GOUVERNEUR.

Je l'avais oublié : pardon ma fille. Vous êtes donc bien affligée de ne pas savoir quelle figure a le Prisonnier ?

MATHILDE.

Pas précisément affligée : je serais plus contente néanmoins, si je pouvais me la peindre telle qu'elle est. Au reste, on peut, sans l'avoir vue, supposer qu'elle n'est pas ordinaire, et je gagerais qu'il est aussi beau qu'il est bien fait.

Le GOUVERNEUR, à part.

Usons de stratagème pour la dissuader : il est tems de frapper de grands coups. (*Haut.*) Que je plains votre erreur, ma chère Mathilde ! j'ai vu souvent les traits du Prisonnier, moi, puisque je suis le seul qui ait le droit de les voir, je vous assure que son visage est affreux ; c'est pour cela même et pour cela seulement qu'il est toujours masqué.

MATHILDE, avec un peu de surprise et un chagrin dont elle n'est pas maîtresse.

Affreux ! c'est beaucoup dire. Il ne doit pas être vieux, Marchiali ; j'en juge par le son de sa voix qui est ferme et sonore, et à son âge...

Le GOUVERNEUR.

Il est affreux, vous dis-je, et c'est une espèce de monstre que vous aimez.

MATHILDE.

Ce n'est pas pour sa beauté que je l'aime ; s'il est aussi laid que vous le dites cependant...

Le GOUVERNEUR.

Achevez, ma chère Mathilde ; vous l'aimerez moins, n'est-ce pas ? et vous me dégagerez de la promesse que je lui ai faite.

MATHILDE.

Le moins aimer, ne point le voir, ne point m'entretenir avec lui ! Ah ! mon père, que vous me demandez de cruels sacrifices ! (*Avec humeur et dépit.*) Pourquoi aussi ne s'est-il point démasqué, lorsque ma tante l'en a prié avec tant d'instance ? j'aurais pris un parti alors ; j'aurais promptement décidé ce que j'avais à faire. A quoi puis-je me résoudre à présent qu'il a fait tant de progrès dans mon cœur ? Que je suis malheureuse de n'avoir pas vu ses traits un seul instant, et que je voudrais bien pouvoir le contempler un seul quart d'heure, une seule minute !... Il y a des gens, mon père, qui, malgré leur laideur, ont une physionomie qui plaît ; et un certain caractère dans l'arrangement du visage qui saisit le cœur même en effrayant les yeux, et tenez, j'ai dans l'idée que Marchiali est du nombre.

SCENE NEUVIEME.

LE GOUVERNEUR, MATHILDE, LE PRISONNIER.

Le PRISONNIER, paraissant démasqué.

Puissiez-vous ne pas vous tromper, adorable Mathilde, et trouver mes traits tels que vous les désirez ! C'est Marchiali qui tombe à vos genoux, Marchiali que vous aimez, et qui n'aspire qu'à toujours vous plaire.

MATHILDE.

Ciel ! que vois-je ?.. Ah ! mon père, comme vous m'avez trompée !

Le GOUVERNEUR.

Pardonne, ma chère fille ; j'ai cru cette fraude nécessaire à ton bonheur et à notre sûreté. (*Au Prisonnier.*) Vous me trompez bien davantage, monseigneur ; comment avez-vous pu ôter votre masque après le serment que vous m'aviez fait ?

Le PRISONNIER.

Voulez-vous que je m'exposasse à perdre le cœur de Mathilde par l'idée que vous lui aviez donnée de mes traits ? C'est vous, monsieur le Gouverneur, c'est vous seul qui me rendez parjure ; et ne vous en prenez qu'à vous, si, pour la première fois, je suis indiscret. L'honneur est soumis à l'amour, et quand celui-ci l'ordonne, ce n'est pas un crime que de manquer au premier.

Le GOUVERNEUR.

Vous voilà, ma fille, obligée plus que jamais à me garder le secret ! Je suis perdu, si jamais vous révélez... (*avec fermeté.*) Mais, quoi qu'il arrive, je saurai vous montrer à vous que je suis votre père, et à vous que je suis votre gouverneur.

MATHILDE.

Ah ! pourquoi vous défier encore de moi, mon père ? croyez que votre vie m'est plus chère que la mienne, et qu'un semblable motif est bien suffisant pour me rendre muette à jamais.

Le PRISONNIER.

Je ne dois pas moi-même faire durer vos craintes plus longtemps, et je vais, en remettant mon masque, vous prouver...

MATHILDE.

Arrêtez, Marchiali, arrêtez ! Est-ce pour toujours que vos traits vont disparaître à mes yeux ?

Le PRISONNIER.

Oui, pour toujours.

MATHILDE.

Eh bien ! soit pour toujours : mais souffrez du moins que mes crayons en tracent une faible image : songez bien que je vous vois pour la dernière fois , et que vous n'avez point le droit de me refuser. Je vais chercher mes crayons , et une courte séance me suffira pour vous dessiner. Le permettez-vous , ô mon père ? et puis-je espérer que votre cœur...

Le GOUVERNEUR.

Allez , ma fille , allez chercher vos crayons : mais observez bien , je vous prie , qu'il ne faudra travailler que pour vous , et que d'autres yeux que les vôtres ne doivent jamais se fixer sur l'ouvrage que vous allez ébaucher.

MATHILDE.

D'autres yeux que les miens ! Ah ! ne le craignez pas , mon père , ne le craignez pas. C'est là , c'est sur mon cœur qu'il sera toujours attaché ; et qui pourrait me l'enlever de cette place où le modèle est déjà si bien gravé ?

SCENE DIXIEME.

LE GOUVERNEUR , LE PRISONNIER.

Le GOUVERNEUR.

Vous le voyez , monseigneur , à quoi m'expose votre imprudence ; j'ai fait donner à ma fille des talens agréables : elle dessine passablement : elle va rendre tous vos traits avec l'expression qui leur est propre , et votre portrait une fois tracé , elle peut l'égarer : il peut tomber en d'autres mains que les siennes.

Le PRISONNIER.

Eh bien , personne que vous et elle ne m'ayant jamais vu , comment pourra-t-on s'assurer que c'est moi ? vous savez d'ailleurs combien je ressemble à mon frère , et tout le monde , en voyant ce portrait , ne le prendrait-il pas pour celui du roi ? Mais non ; vous vous alarmez en vain ; votre adorable fille ne saurait avoir la moindre distraction sur un objet de cette importance , et combien je serai fier que mon visage soit représenté par une si belle main !

SCENE ONZIEME.

LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER, Mme. DE GERMILLI.

Mme. de GERMILLI, *étourdiement.*

J'arrive sans dire *gare* ; voilà comme je fais toujours ; j'ai su que vous étiez dans la douleur, et je viens pour vous consoler. (*Montrant le Prisonnier qui a oublié de remettre son masque.*) Quel est ce monsieur-là ? il a une belle figure celui-là, et je lui pardonnerais d'être l'amant de ma nièce : mais vous ne me dites pas son nom ; parlez donc, mon frère, parlez donc. Me prendrez-vous toujours pour une indiscrette ? En vérité, je ne vous conçois pas.

Le GOUVERNEUR, *avec embarras.*

Son nom ? (*bas au Prisonnier.*) Mettez donc votre masque, monseigneur : vous vous perdez, et vous me perdez aussi.

Le PRISONNIER, *bas au Gouverneur.*

Il n'est plus tems ; elle m'a vu masqué, et elle me reconnaîtrait.

Mme. de GERMILLI.

Vous avez donc toujours des mystères pour moi ? Pourquoi chuchoter de la sorte ? Cela n'est pas poli au moins.

Le GOUVERNEUR.

Pardon, ma sœur, vous me demandez le nom de ce Monsieur. (*En bégayant.*) C'est un gentilhomme de la Bourgogne que son père m'a recommandé, et qui vient faire un voyage à Paris pour y achever son éducation.

Mme. de GERMILLI.

Il ne pouvait pas trouver un plus grave mentor que vous ; mais dites-vous bien vrai, mon frère ? Je croirais plutôt qu'il vient ici pour se marier, et n'est-ce point de cela que vous parliez tout bas à l'instant même. A propos de mariage, savez-vous que celui de mademoiselle de Montpensier avec M. de Lauzun n'aura point lieu, et qu'il est rompu tout-à-fait ?

Le GOUVERNEUR.

Et quelle certitude en avez-vous, ma sœur ? M. de Lauzun ne peut que gagner beaucoup à accepter la main de mademoiselle de Montpensier, et je suis surpris....

Mme. de GERMILLI, *d'un air mystérieux.*

Quelle certitude ? C'est que M. de Lauzun fait sa cour à une autre personne, et vous serez bien plus surpris, si je vous apprends que c'est à ma nièce.

Le GOUVERNEUR.

Que dites-vous ? à ma fille ? Vous plaisantez sans doute , ma chère sœur. M. de Lauzun quitterait mademoiselle de Montpensier, une princesse du sang , pour la fille d'un simple gentilhomme !

Mme. de GERMILLI.

Je l'ai vu tantôt chez Ninon , un masque noir sur le visage.

Le GOUVERNEUR.

Qui ?

Mme. De GERMILLI.

M. de Lauzun ! Je l'ai vu aux genoux de ma nièce , et j'ai presque entendu la tendre déclaration qu'il lui a faite.

Le GOUVERNEUR, *d'un ton sérieux.*

Vous avez vu M. de Lauzun aux genoux de ma fille ! Et où donc , je vous prie ? Je suis bien étonné que sans mon avenu...

Mme. de GERMILLI.

Sans votre avenu ! Il est bon celui-là. J'étais présente , et qu'y a-t-il à craindre pour ma nièce , lorsque je suis avec elle ? Je voudrais bien qu'on s'avisât de lui manquer devant moi.

Le GOUVERNEUR, *bas au Prisonnier.*

Ne serait-ce point vous , monseigneur , qu'on a pris pour M. de Lauzun ?

Le PRISONNIER, *bas au Gouverneur.*

C'est moi-même.

Mme. de GERMILLI.

Ninon me dit à l'oreille que c'est Lauzun : et Lauzun a le front de m'avouer qu'il en veut à ma nièce et que c'est pour le mariage. Je lui dis que je le servirai dans son projet , et je le prie de se démasquer : il refuse ; n'est-ce pas dire que c'est Lauzun ? Lauzun est bien fait ; il ressemble à Monsieur pour la taille : mais vous savez qu'il est le plus laid de tous les hommes , et faut-il être étonné qu'il n'ait pas voulu se montrer ? Je ne sais pas au reste si vous accepterez la proposition de Lauzun ; quant à moi , je vous en avertis ; je ne souffrirai jamais qu'il épouse ma nièce. Je veux avoir pour neveu un homme qui puisse faire des visites avec moi , qui puisse me donner la main partout. Et que dirait-on de me voir avec l'homme le moins joli qu'il y ait dans le royaume , avec un homme qui est à faire peur ? On s'écrierait : Madame de Germilli qui est belle a pris pour écuyer un bien vilain monsieur. (*A demi-voix.*) Et puis ce n'est pas tout , mon frère , j'ai entendu dire à bien des gens que Lauzun battait ses maîtresses , et que Mademoiselle même , l'auguste Mademoiselle , n'avait pas été à l'abri de ses coups. (*Montrant le Prisonnier.*) Que n'a-t-il la figure agréable de Monsieur , par exemple , son air doux et noble ! Je voudrais qu'on fit la noce ce soir même ; c'est pour le coup que j'aurais du plaisir à me promener avec un aussi beau cavalier. Ce plaisir n'est

que retardé peut-être : qu'en dites-vous , mon frère ? Vous étiez ici en pourparlers avec lui , quand je suis arrivée ; vous avez chuchoté d'un air de mystère , et ce jeune gentilhomme de Bourgogne ne tardera pas à nous appartenir. Il aurait tort de cacher son visage celui-là ; et si , par hasard , il se déguisait , il aurait bien plus de torts de ne pas ôter son masque.

Le GOUVERNEUR.

Pourquoi cela , ma sœur ? J'approuve fort que M. de Lauzun n'ait point voulu se découvrir devant vous ; je ne me masque jamais , et cependant j'en aurais fait autant à sa place ; et connaissant les lois du bal , vous ne deviez point le tourmenter à ce sujet ; la discrétion est la première de toutes les vertus , et il n'arrive tant de malheurs dans le monde que parce qu'il y a beaucoup de gens qui parlent trop.

Mme. de GERMILLI.

Ce n'est pas moi sûrement ; je ne suis pas , il est vrai , ce qu'on appelle une femme silencieuse : mais tout le monde sait que jamais je ne parle plus qu'il ne faut. Pour vous , mon frère , vous êtes d'un mystérieux... Le roi a bien fait de vous nommer gouverneur d'une prison d'état : mais on a beau se taire avec moi ; je devine qu'on vient épouser ma nièce , et je vais à l'instant l'en avertir. Cela vous fera dire encore que je suis indiscrète : mais je m'en moque ; confiez-moi des secrets , et vous verrez si je ne les garde pas.

SCENE DOUZIEME.

LE GOUVERNEUR , LE PRISONNIER.

Le GOUVERNEUR.

Que je vous salue bon gré , monseigneur , de n'avoir pas voulu vous démasquer lorsqu'elle vous a pris pour M. de Lauzun ! En vous trouvant ici , elle vous aurait peut-être pris pour ce que vous êtes , et notre secret a déjà couru tant de dangers !

Le PRISONNIER, *se couvrant et restant toujours masqué.*

Il n'en courra plus , je vous jure ; l'œil des humains et l'œil même du jour ont vu mes traits pour la dernière fois.

SCENE TREIZIEME.

LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER, EUSEBE.

EUSEBE.

Une dame qui n'a pas voulu se nommer, mais qui se dit l'amie de madame de Germilli, votre sœur, et de mademoiselle votre fille, demande à vous parler pour une affaire pressée : elle vient en poste de S. Germain, et prétend avoir un ordre de la cour pour entrer ici.

Le GOUVERNEUR.

Quelle peut être cette dame ? Comment est-elle faite ?

EUSEBE.

Elle est grande et belle ; elle a l'air le plus affable et le plus doux, elle m'a salué avec beaucoup de politesse. Ah ! je vous assure, sans la connaître, que c'est une femme comme il faut. Elle est avec Anastase.

Le GOUVERNEUR.

Qu'elle entre.

Le PRISONNIER.

Avec Anastase ! ce ne peut être que la charmante, l'adorable, l'excellente Ninon de Lenclos.

SCENE QUATORZIEME.

NINON, LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER,
ANASTASE.

NINON, *qui a entendu les derniers mots.*

C'est moi-même ; mais que vois-je ? le Prisonnier qui est venu chez moi !

Le PRISONNIER.

Oui, belle Ninon, c'est moi qui ai été chez vous ; mais *motus*. Je n'ai rien dit qui puisse vous compromettre ni compromettre M. le Gouverneur, et j'espère que vous m'avez imité.

NINON.

Rassurez-vous, monsieur, je garde un secret aussi bien qu'un homme pourrait le garder. Mais je viens de rencontrer madame de Germilli au moment où elle sortait d'ici, et vous devez tout savoir, M. le Gouverneur.

Le GOUVERNEUR.

Oui, belle Ninon, je sais tout; mais heureusement ma sœur ne sait rien.

Le PRISONNIER, à part.

Quoiqu'elle croie tout savoir.

NINON.

Eh bien! M. le Gouverneur, voici ce que vous ignorez et ce que je dois vous dire. (*Regardant autour d'elle.*) Mais il faut que nous soyons seuls.

Le GOUVERNEUR.

Retirez-vous Eusèbe; et vous Anastase, ne manquez pas de venir ce soir me rendre compte de votre conduite. (*Eusèbe et Anastase se retirent.*)

SCENE QUINZIEME.

NINON, LE GOUVERNEUR, LE PRISONNIER.

NINON.

Madame de Maintenon a été l'amie de ma jeunesse; Sévigné, Villarceau, Gourville, ont été ses adorateurs et les miens; elle a conservé pour moi de l'estime et tous les sentimens qui habitent les cœurs généreux. Elle est devenue une grande dame, une puissante dame. Désirant faire une bonne action, j'ai été la voir à S. Germain; elle m'a reçue avec affabilité, avec tendresse, avec une extrême bonté. Je lui ai demandé la liberté de ce Prisonnier aussi aimable que malheureux. (*Montrant le Prisonnier masqué.*) Mais, que dis-je? Sa liberté. Je l'ai priée d'obtenir du roi que le Prisonnier s'unisse avec mademoiselle votre fille par les nœuds d'un légitime mariage. Elle a été chez le roi à l'instant, elle est revenue, et voici le résultat de ma visite. (*Le Gouverneur et le Prisonnier se rapprochent d'elle et redoublent d'attention.*) Le Prisonnier masqué ne sortira jamais de la Bastille; (*Signe d'effroi de tous les deux.*) le Prisonnier masqué ne pourra jamais ôter son masque. (*Autre signe d'effroi.*) A ces conditions, il pourra épouser Mathilde. (*Signes de joie de tous deux.*) Ne vous réjouissez point tant d'avance, messieurs, voici le plus terrible. Si Mathilde consent à épouser le Prisonnier masqué, elle deviendra prisonnière avec lui, elle habitera éternellement la Bastille et même après la mort de son époux, supposé qu'il meure avant elle, elle ne pourra jamais sortir de la Bastille. Voilà l'ordre que je tiens écrit de la main du roi lui-même. (*Elle montre un papier écrit.*)

LE PRISONNIER.

J'aime Mathilde, je l'adore, je donnerais mille fois ma vie pour obtenir sa main ; mais l'obtenir au prix d'une détention éternelle, non, je n'y consentirai jamais ; j'aimerais mieux mourir mille fois. Qu'on me laisse avec mes fers qui ne doivent jamais être brisés, et qu'on ne les fasse point partager à une créature innocente qui n'a point mérité de les traîner avec moi.

LE GOUVERNEUR.

Je pense comme le Prisonnier, mademoiselle Ninon ; je ne souffrirai jamais que ma fille, à la fleur de l'âge, que ma fille à peine âgée de dix-huit ans, s'ensevelisse pour jamais dans un repaire affreux, et passe sa jeunesse au milieu d'un cachot, tandis qu'elle pourrait faire l'ornement de la société.

NINON.

J'admire ces sentimens ; ils sont nobles des deux parts, et des deux parts très-généreux, mais avant de prendre une résolution, messieurs, il me semble qu'il faudrait consulter la personne qui est la plus intéressée dans nos délibérations.

LE GOUVERNEUR.

De qui parlez-vous, mademoiselle ?

NINON.

De Mathilde, monsieur, de Mademoiselle votre fille. Il est possible qu'elle ne soit pas d'accord avec vous. La voici elle-même conduite par sa tante.

SCENE SEIZIEME.

Mme. de GERMILLI, MATHILDE, LE PRISONNIER,
LE GOUVERNEUR, NINON.

Mme. de GERMILLI.

Garc ! Gare ! Voici ma nièce ! Voyez comme elle est belle aujourd'hui. (*A Ninon.*) Elle est moins belle que vous cependant, mademoiselle Ninon. Ma nièce vient d'esquisser un portrait, mais un portrait si joli que j'en suis folle. Ah ! tenez, il ressemble... (*Regardant le Prisonnier sous le nez.*) Mais, que vois-je ?... (*Avec étonnement.*) Depuis qu'il a repris son masque, il me rappelle ce seigneur que j'ai vu chez mademoiselle Ninon. Vous êtes fine, mademoiselle, très-fine, à ce qu'on m'a dit ; mais je le suis plus que vous, et vous allez en voir la preuve. J'ai été chez vous tantôt avec ma nièce pour assister au bal que vous avez donné et vous m'avez dit (*Montrant le Prisonnier.*) que ce beau Masque était M. de Lauzun. Eh bien ! détrompez-vous ; c'est un jeune

gentilhomme de Bourgogne qui vient ici pour épouser ma nièce, c'est mon frère que voilà, qui me l'a assuré, et mon frère n'a jamais menti de sa vie.

Le GOUVERNEUR, à part.

Voilà une bonne méprise.

Le PRISONNIER, à part.

Laissons-la dans son erreur.

Mme. de GERMILLI.

Ce qui m'étonne dans tout ceci, c'est qu'il ait remis son masque; nous ne sommes plus au bal, mon cher beau Masque, nous sommes chez mon frère, dans l'appartement du Gouverneur de la Bastille, et d'ailleurs quand on est si joli, pourquoi se cacher aux yeux du monde? Ma chère Ninon, il est beau comme un ange, je l'ai vu tantôt ici, je l'ai vu démasqué; Lauzun est le plus laid des hommes, il en est le plus. . . . Mais je crois que j'extravague moi femme, et femme de qualité, de faire ainsi l'éloge d'un homme que je ne connais pas.

NINON.

Rassurez-vous, madame, vous pourrez fort bien ne jamais le connaître; et il n'y aura pas de mal à cela. M. le jeune gentilhomme de Bourgogne que vous louez tant est prisonnier en ces lieux, et s'il veut épouser mademoiselle votre nièce, il faudra qu'elle et lui y restent enfermés toute leur vie. C'est ainsi que le roi l'ordonne.

Mme. de GERMILLI.

Toute leur vie! quelle horreur! Je ne souffrirai jamais cela, et dès ce moment j'enlève ma nièce, et l'emmène avec moi dans ma terre de Bretagne.

MATHILDE.

Doucement, ma chère tante, vous ne pensez point m'enlever sans l'aveu de mon père, et s'il consent à mon mariage avec le jeune gentilhomme de Bourgogne, ne serai-je pas trop heureuse? Vous vantez beaucoup la liberté, vous-autres, eh bien! moi, je ne connais qu'un bonheur sur la terre; celui d'être toujours, d'être éternellement auprès de ce que j'aime. Eh qu'importent les murs immenses et les triples verroux, quand on est destinée à vivre toujours entre son époux et son père. (*Elle est au milieu de la scène.*) La condition que le roi impose et qui vous paraît si dure me paraît à moi la plus douce du monde, je l'accepte, et pourvu que mon père et le Prisonnier l'acceptent aussi. . .

Le GOUVERNEUR.

Mais songe donc, ma fille, que c'est pour toujours.

MATHILDE.

Pour toujours, pour toujours. Ah! quand on aime et qu'on est aimée, les siècles ne sont-ils pas des minutes? Le Prisonnier est

rentré ici pour moi, il y est rentré pour ne pas me compromettre; moi j'y reste, n'est-ce pas mon devoir; et ne serais-je pas une ingrate si je ne faisais rien pour lui après tout ce qu'il a fait pour moi? Il était libre, il pouvait fuir: je n'ai fait que lui dire un mot, il a repris ses chaînes; n'est-il pas juste que je les partage?

NINON.

Vous ne dites rien, monsieur le Prisonnier? Mais que vois-je? Des larmes de joie et d'attendrissement coulent à travers son masque. Ah! monsieur de Saint-Mars, ils s'aiment, ils s'adorent. Mon notaire est un honnête homme et un homme fort discret; permettez-vous que je vous l'envoie?

Le GOUVERNEUR.

Comment pourrais-je le refuser? Il s'agit de rendre ma fille heureuse et de faire le bonheur d'un homme qui m'a sauvé deux fois la vie.

NINON.

A ce soir donc, monsieur le Gouverneur, je vais le faire avertir, et si vous le permettez, je reviendrai avec lui et je serai de la nôce.

Mme. de GERMILLI.

J'en serai aussi, quoique je ne sois pas trop contente.

SCENE DIX-SEPTIEME.

MORTIMER, LE MAJOR, L'AIDE-MAJOR, *plusieurs Guichetiers, plusieurs Soldats, Porte-Clefs, et les Précédens.*

MORTIMER.

Arrêtez, Mesdames, je vous fais tous prisonniers au nom du ministre.

Le GOUVERNEUR.

De quel ministre parlez-vous, Mortimer?

MORTIMER.

Du cardinal Mazarin, à qui le roi, vous ne l'ignorez pas, a délégué tous ses pouvoirs.

NINON, *déployant un papier.*

Il ne lui a point délégué celui-ci, M. Mortimer. L'ordre que je tiens, est signé du Roi lui-même, et voici ce qu'on lit à la fin: *Mortimer, lieutenant du roi, sera arrêté sur le champ, pour avoir fait évader un prisonnier de la Bastille; il sera mis dans un cachot, en attendant le jugement de la cour.*

MORTIMER, *bas.*

Quel coup de foudre!

NINON.

Est-ce vous qui êtes Mortimer ?

MORTIMER.

C'est moi-même.

NINON.

Eh bien ! lisez et reconnaissez le seing de sa Majesté Louis quatorzième du nom. Monsieur le Gouverneur, c'est à vous que l'exécution est confiée. Faites votre devoir.

Le GOUVERNEUR, *au Major*.

Monsieur le Major, faites le vôtre ; je vous ordonne, au nom du Roi de faire dégrader cet officier, et de le faire renfermer sous bonne et sûre garde. (*On l'emmené.*)

SCENE DIX-HUITIEME ET DERNIERE.

LE PRISONNIER ; Mme. DE GERMILLI, MATHILDE,
LE GOUVERNEUR, NINON.

Le PRISONNIER.

Mortimer est mon rival, j'ai su par Anastase qu'il aimait Mathilde. Grâce, monsieur le Gouverneur, grâce pour Anastase et pour Mortimer. C'est par excès d'amour pour Mathilde qu'il nous a tous dénoncés au cardinal Mazarin ; mais n'est-il pas excusable en quelque sorte ? Le malheureux n'était point aimé ; ne dois-je pas être généreux, puisqu'on me préfère. C'est à lui d'ailleurs que je dois le plaisir inappréciable d'avoir eu pour la première fois de ma vie un entretien particulier avec l'aimable Mathilde, et d'avoir connu la charmante Ninon. Grâce, monsieur le Gouverneur, pour Mortimer et pour Anastase.

Mme. de GERMILLI.

Point de grâce, M. le Gouverneur, point de grâce, M. mon frère ! J'ai vu ce Mortimer chez Ninon, je l'ai reconnu quoiqu'il fût masqué ; ma nièce l'a reconnu aussi ; et quand j'ai voulu le faire danser avec moi, il m'a grossièrement refusé.

Le GOUVERNEUR.

(*A madame de Germilli*). Voilà certes un grand crime ! (*Au Prisonnier*). M. le Prisonnier, je ne demande pas mieux, vous le savez, que de faire ce qui vous est agréable. Anastase dépend de moi immédiatement et je puis le pardonner. Il n'est point nommé d'ailleurs dans l'ordre qui émane de sa Majesté et que Ninon vient de nous lire. Mais Mortimer y est nommé en toutes lettres et je ne pourrais sans désobéir au monarque faire grâce à un homme qu'il a jugé criminel. C'est à vous, aimable Ninon, c'est à vous seule

qu'il appartient d'obtenir pour Mortimer la grâce que le Prisonnier désire. Madame de Maintenon vous aime, elle a tout pouvoir sur l'esprit du roi et vous vous plaisez à faire le bien ; je ne dois pas vous en dire davantage.

N I N O N.

Je vous entends, M. le Gouverneur, vous prévenez mes vœux, et les vôtres ; et ceux du Prisonnier seront également satisfaits. Demain, je retourne chez madame de Maintenon, et j'espère que par son moyen, j'obtiendrai ce que vous désirez l'un et l'autre. Ne songeons en attendant qu'à l'union de Mathilde et du Prisonnier, et que tout le monde ici soit heureux de leur bonheur.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER. ACTE.



